



Le Feuilleton Page D3
Littérature québécoise Page D5

ARTS VISUELS



Dieter Appelt Page D7
Formes Page D10

LIVRES

LE DEVOIR. LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 MARS 1995

Où va la littérature?

On se demandait, il y a quelques semaines: où va la littérature? C'était autour d'une table ronde organisée par Pascal Assa-thiany, p.-d.g. des éditions du Boréal. On entendait par «littérature» aussi bien le littéraire (au sens esthétique du terme) que les littérateurs, l'écriture que les écrivains. C'est ce qu'on pouvait comprendre après les interventions de l'essayiste Jean Larose (*La Souveraineté rampante*, Boréal 1994) et René Daniel Dubois (*Being at Home with Claude*, Leméac 1986).



Jacques Allard

Leurs attaques incisives de l'ère des images et du désengagement auraient pourtant pu viser d'autres agents du milieu: les éditeurs, par exemple, aussi bien que d'autres responsables de l'éclatement même de la notion de littérature depuis au moins un demi-siècle. Et pourquoi pas le lectorat? On aurait alors mis en cause le milieu littéraire le plus large plutôt que l'aire limitée aux écrivains. Surtout que l'on parlait à partir d'une scène éditoriale, carrefour par excellence de la problématique. A quel débat conviait-on la bonne centaine de personnes rassemblées sur invitation?

Je ne fus pas étonné de voir au passage les universitaires rabroués. On aime tant le faire au Québec, comme pour rappeler le rapport difficile que nous avons historiquement au savoir. Mais était-ce là vraiment opportun? Dans la mire de l'animateur Jacques Godbout et des professeurs François Ricard et Jean Larose se trouvait cette engeance chercheuse dont on défiance si allègrement les travaux actuellement, en espérant bientôt les ensevelir dans des amphithéâtres débordants d'étudiants. «En classe!», comme dirait l'agriculteur de Lévis.

De quoi était fait le non-dit? De qui, de quoi s'agissait-il? Des centres de recherches de Laval (CRELIQ), de Montréal (CETUQ), du groupe international et interuniversitaire des analystes du discours (CIADEST)? C'est à eux que je pensais et à leur apport considérable à notre réflexion sur la théorie et le texte. Comme d'habitude, ni groupe ni personnes ne furent désignés, que ce soit ceux qui se réclament des sciences du texte (des généticiens aux sémioticiens) ou ceux qui gardent les titres habituels d'historiens ou de sociologues et qui, sur cette scène des écrivains-éditeurs, font souvent figure de responsables de la déchéance même du littéraire. Cette navrante dénonciation, assez fréquente depuis la vogue structuraliste et surtout celle, actuelle, de la sociologie littéraire, m'est apparue aussi dépassée qu'impproductive pour le débat que l'on devrait avoir.

Il me semble que le milieu intellectuel devrait se respecter lui-même s'il veut mériter le respect des autres. Ce qui voudrait dire être vraiment critique. Pourquoi avons-nous perdu (en 1990) le grand réseau d'information littéraire et culturelle qu'avait bâti Jean-Guy Pilon à la radio FM de Radio-Canada? A l'analyse, les raisons comptables paraissent nettement insuffisantes. Et c'est tout l'espace du débat qui ne cesse de se rétrécir ici depuis 1980. Il m'a fallu tenter de l'expliquer dans un récent

VOIR PAGE D 2: LITTÉRATURE

Christian Mistral

Le prix à payer...

DANIELLE LAURIN

En me quittant ce soir-là, Christian Mistral m'a regardé dans les yeux, m'a souri, bon enfant. Puis, me tapotant l'épaule, le gaillard a lancé: «T'en fais pas, va, ça ira. T'en fais pas pour moi, je suis un psychopathe. Tu ne le savais pas?»

Pour tout dire, j'ai eu l'impression d'avoir été conviée à quelque chose comme un coup monté. D'abord, il s'est amené avant l'heure, sans chapeau, barbichette au menton, avec des façons de vieux garçon. D'accord, il buvait. «J'ai 148 de quotient intellectuel, faut que je vive avec ça. Je suis tourmenté, je bois pour m'endormir.»

J'avais prévu qu'on parlerait avant tout de littérature ou, à tout le moins, qu'il insisterait pour ne parler que de ses livres. De son nouveau livre surtout, un livre étrange étiqueté antiroman, un livre double affublé de deux titres: *Carton-pâte* (inédit) et *Papier mâché* (édition revue et corrigée). Un livre à deux volets en fait, publié tête-bêche chez VLB, avec en gros plan sa photo sur chacune des deux couvertures.

«Je me sens comme une cocotte-minute. J'ai été tellement ostracisé... Ma vie, depuis un an et demi, ce n'est que jour après jour me lever le matin et décider de sortir dehors, me tenir debout et regarder le monde dans les yeux.»

Depuis un an et demi dans les médias, dans la rue, Christian Mistral n'est plus l'auteur de *Vamp* ou de *Vautour*. Depuis un an et demi, dans les médias, dans la rue, Christian Mistral est un batteur de femmes. Depuis un an et demi, Christian Mistral défraie la chronique judiciaire plutôt que littéraire: trois fois accusé de voies de fait, les deux dernières contre la même fille, sa blonde, qui est toujours sa blonde aujourd'hui... il a fini par se retrouver en taule. Il est sorti le 23 décembre dernier, après un mois.

«Ce qui me désole le plus dans toute cette histoire, c'est que j'ai toujours cru que mes livres devaient se défendre eux-mêmes. Bien sûr, si on veut lire *Carton-pâte* et *Papier-mâché* à la lumière de mes dernières aventures, on va trouver tout plein de références.»

J'avais souligné ce passage dans *Papier-mâché*: «Après trois litres de vin blanc et soixante cigarettes, on a du bois dans les os. C'est dangereux, ce qu'on peut faire

VOIR PAGE D 2: MISTRAL



LIBERTÉ 217

FÉVRIER 1995

6\$

DÉRIVES PHILOSOPHIQUES

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

DES GENS D'HORIZONS DIVERS
ÉVOQUENT LEURS RAPPORTS
AVEC LA PHILOSOPHIE.

DES RÉPONSES ÉCLATÉES,
SINGULIÈRES JUSQU'À L'OUTRANCE,
LOIN DES IMAGES D'ÉPINAL.



LITTÉRATURE

SUITE DE LA PAGE D 1

cours d'introduction aux études littéraires. Par l'époque, mais aussi par la réduction locale aux sphères d'intérêt. Même dans le tout petit milieu intellectuel du Québec.

Sur la question plus générale de l'évolution du littéraire il y aura beaucoup à faire avec le siècle qui s'achève. C'est bien vu. Mais, à travers la production courante, l'écrivain parle, ne cessant de répondre à la grande question.

Par exemple, dans la prose narrative privilégiée en ces colonnes, je remarque souvent le nouveau déploiement des formes brèves. Conviennent-elles vraiment plus (et de plus en plus?) aux lecteurs ou est-ce un effet de conjoncture (les livres plus minces coûtent moins cher)? Quoi qu'il en soit, l'originalité croissante de leur arrangement en recueil saute aux yeux. Bien sûr, le mode traditionnel demeure et restera sans doute, parce qu'il est bien commode. Comme dans le dernier titre de Naïm Kattan, *La Distraction* (Hurtubise-HMH) où l'on retrouve le thème amoureux cher à l'auteur, avec une pointe fantaisiste (les Chinois ne seraient-ils pas Juifs?) qui devient manifeste à la fin. La stratégie minimale d'une montagne donne ici à la lecture certaine courbe.

D'autres recueils travaillent de plus sur les rapports internes et externes des récits successifs. Plus que de ressemblances ou d'appareillages, de plus en plus de liens, d'un type romanesque assez sophistiqué, se tressent. L'on dépasse, par exemple le simple retour de personnages, pour produire des flashs narratifs aussi intenses par les ellipses qu'économies dans la représentation (plus suggérée que pratiquée). On le voit dans les très forts *Récits de Médilhaut* d'Anne Legault où scènes et dialogues dessinent le roman fragmenté du désastre et du recommencement.

Il semble que la redondance indispensable dans la tradition doive maintenant se faire sobre, secrète. Du moins dans l'écriture d'œuvres de diffusion restreinte. Il y a là comme une tyrannie du texte qui ne serait cinématographique mais pour le retenir ou ralentir par des recours poétiques, donc plus énigmatiques, moins simples que dans le romanesque volontiers laissé à la littérature populaire.

D'autres écrivains raffinent les liens des récits groupés en installant aussi une stratégie du point de vue: le récit raconte plus que jamais, cette fois d'un récit à l'autre, l'histoire de sa quête formelle, de sa recherche énonciative. La vérité reste une question de point de vue mais éclatée, variable. Je l'ai signalé pour le bel *Œil de verre* de Sylvie Massicotte, autre auteur de la maison (avec A. Legault) où s'expérimente de nouvelles façons narratives: L'Instant même, qui était récemment son dixième anniversaire.

Comment s'étonner que dans cet investissement artiste s'estompe l'engagement social en tant qu'élément fortement thématique, anecdotique? Que soit mis en valeur le drame individuel, la fragmentation presque télévisuelle de la vie quotidienne? Ainsi peut répondre sommairement l'écriture actuelle à la domination des techniques de l'image et à la fin des grands récits ou de ceux de l'engagement: dans la recherche d'une narrativité adaptée au temps. Réplique ou mimèse, si l'on veut, mais transformation du sujet et de la lecture.

Les deux «antiromans» publiés tête-bêche par Christian Mistral chez VLB éditeur correspondent-ils à cette mouvance novatrice de l'espace narratif? Je le crois, d'autant plus que s'y mêle un caractère propre aussi au récit de type postmoderne: l'autobiographique. Ce double ouvrage ne me semble malheureusement pas le grand livre qu'on pouvait espérer. J'y reviendrai.

MISTRAL *Le mythe Christian Mistral*

SUITE DE LA PAGE D 1

dans ces moments-là. On peut tuer quelqu'un juste comme ça, pour des raisons qui paraissent excellentes, et le pire quand on y pense, c'est qu'on risque de ne pas s'en souvenir le lendemain, ni comment ni pourquoi. Vingt-cinq ans de pénitencier pour un crime qu'on n'a plus en mémoire, c'est du temps dur.»

J'avais souligné ce passage-là et bien d'autres, dans *Carton-pâte* aussi, celui par exemple sur les explications à donner avant de «perdre son cool» et d'entrer «dans le tas avec un tesson de Johnnie Walker» quand les mains des hommes virevoltent autour du corps de la femme aimée comme une propriété. Mais j'avais résolu de ne pas en parler. Pas tout de suite.

«On peut trouver toutes sortes de références à mes dernières aventures dans mes livres, mais la littérature foute le camp dans ce temps-là.»

Dès son premier livre publié en 1988 alors qu'il avait 23 ans, père déjà d'un garçon de six ans, Christian Mistral, marié à 16 ans, divorcé à 18, s'est placé comme personnage au centre de sa fiction.

«Avec *Vamp*, j'ai pris des risques énormes, évidemment, en donnant mon nom à mon personnage. Et en même temps, je me donnais une liberté que je n'aurais pas eu autrement. Ça m'a permis de mentir allégrement et de faire vraiment des romans.»

N'empêche que depuis *Vamp*, Christian Mistral a été élevé au rang de représentant de sa génération.

«J'ai voulu parler au nom de ma génération, parce qu'elle en avait besoin, parce qu'il fallait que ça contribue à un débat d'idées qui était stagnant. Il fallait que quelqu'un leur en foute plein la gueule à ces salopards, ceux qui nous écrasaient par la force du nombre.»

Provocation?

«Eux me provoquaient, moi, j'ai répondu. Provoquer, ce n'est pas se battre, c'est lancer des roches et se sauver dans l'autre direction. Ce n'est pas mon genre. J'aime mieux lancer un gros rocher. Quitte à ce qu'il me déboule dessus après. J'ai toujours su qu'il y avait un prix à payer pour ce que je faisais. C'est-à-dire faire des choix que je dois assumer. J'ai décidé d'être écrivain et d'être le meilleur idéalement, le meilleur que je pouvais être en tout cas. J'étais destiné aux études supérieures.»

Le voilà encore qui reparle de son génie.

«Regarde-moi, je suis un *nerd*. J'ai des grosses lunettes épaisses comme ça. Ça ne m'est pas venu génétiquement. C'est parce que j'ai trop lu dans l'obscurité. J'en ai eu assez de l'obscurité. Mais parfois, les *spotlights*, c'est pas mieux, parce que quand il fait trop clair, tu ne vois rien. En ce moment, je me reconquies à moi-même, je veux redevenir propriétaire de moi-même. Ensuite, je vais repartir à la conquête d'autre chose.»

Christian Mistral dit depuis le début, depuis *Vamp*, qu'il a dans la tête l'architecture de l'œuvre qu'il veut accomplir, brique par brique.

«Sur que je suis ambitieux. Sur que maintenant les raisons sont moins claires qu'elles l'étaient à l'époque alors que je voulais m'extraire de l'anonymat et faire une marque. Pourquoi je veux remonter les marches maintenant au lieu d'aller me réfugier comme Réjean Ducharme? Je pense que ça importe peu les motivations des écrivains. La plupart d'entre eux parmi les plus grands ont toujours été des salopards de première classe et ce n'est pas important quand ils sont morts. C'est le travail qui compte. Est-ce que ça compte que Céline ait été un

collaborateur et un antisémite? Qu'est-ce qu'on ferait sans l'œuvre de Céline?»

Christian Mistral n'en joue pas moins la carte de l'innocence.

«On m'a joué de sales tours. Je n'ai rien à me reprocher. Mon fils le sait. Si j'avais été coupable, je le lui aurais dit, il le sait, lui, il m'a cru. Je ne lui ai jamais menti. Mon fils n'a jamais eu peur de la chair de son père. Il a 13 ans et il me touche encore, il m'embrasse. Moi, je n'ai jamais touché à mon père. Je n'ai jamais pu. Ça, c'est l'héritage que je lui laisse à mon fils. Ça va faire un meilleur homme que moi. Mon cher enfant va avoir des choses à me reprocher, je le sais. Il n'y a pas une journée que ça ne me déchire pas de ne pas être avec lui, de ne pas vivre avec lui. Mais c'est le prix à payer. Le prix à payer pour être Christian Mistral, pour écrire les livres que j'écris.»

J'ai quand même posé la question de l'étiquette «anti-roman» accolée à son programme double déroutant qui fait s'entrecroiser des histoires apparemment sans début ni fin, ponctuées de poèmes, de textes sans ponctuation, de bouts de conversation et de bribes de ce qui a tout l'air d'un journal intime.

«*Carton-pâte* a été écrit des années après *Papier-mâché*, mais c'est le même livre qui continue. J'avais publié *Papier-mâché* une première fois en 1989 de façon quasi artisanale, et les gens ne savaient pas ce que c'était. Il y avait un ordre dans *Papier-mâché*. J'ai repris le même ordre, deux fois plutôt qu'une, dans *Carton-pâte*. Ils vont finir par comprendre que ce ne sont pas des fonds de tiroir, que ce n'est pas un fouillis, que c'est fait délibérément, avec une vision. J'essaie d'ouvrir une fenêtre sur ma tête en espérant que les gens veulent regarder ce qui se passe à l'intérieur et laisser entrer un peu d'air frais.»

Laisser entrer un peu de Mistral, quoi! Et derrière la fenêtre, derrière les personnages en papier-mâché qui s'entre-déchirent et le théâtre en carton-pâte qui s'effondre, il y a quoi?

«J'ai inventé le mythe Christian Mistral, je l'ai fabriqué pour en faire une réalité. Et ça existe maintenant. C'est aussi vrai que la table sur laquelle nos verres sont posés.»

La-dessus, il commande un énième verre.

«Je commence à boire en me levant et je bois jusqu'à ce que je tombe. Je suis un ivrogne. Un ivrogne, c'est un ivrogne. L'alcool, c'est le prix à payer, ça aussi, pour être Christian Mistral. Je me suis fabriqué un nom, une identité. C'est l'histoire de ma vie, l'identité. Pour moi, un homme, et quand je dis un homme, bien sûr, ça comprend le genre humain en général, un homme se définit par son travail. Mon travail, c'est écrire.»

La vie de Christian Mistral, c'est écrire, seulement écrire?

«Je ne vis que pour aimer, pas pour écrire. L'amour, c'est la salvation. J'ai ça à écrire. J'aime mieux laver la vaisselle. J'aime mieux cirer les souliers d'un flic. Quand je ne trouve plus de job à faire, j'écris. Mais j'ai ça. C'est pour ça qu'il faut que je me soûle pour arriver à le faire. De toute mon enfance, j'ai toujours voulu aller me chercher du pouvoir, pour pouvoir me défendre. Je me suis toujours senti en danger, menacé. Penses-tu que tu peux être un grand écrivain sans être anglois? Non. Fait que je bois. C'est ça ou la dope. Ou le cul.»

Christian Mistral travaille actuellement à un roman sur le suicide, *Valium*, qui s'inscrit dans la série des V ou Vortex Violet, à la suite de *Vamp* et de *Vautour*. Au centre de *Valium*: le personnage de Mary Raspberry, qui a fait l'objet déjà d'une chanson pour Dan Bigras.

«J'ai une œuvre à accomplir. Je sais tout ce que j'ai à faire. Quand j'aurai fini, je vais faire la planche.»



PHOTO PIERRE CHARBONNEAU

Jacques Savoie

Le jeu du vertige

PIERRE CAYOULTE
LE DEVOIR

Revenir d'exil, comme le chante si bien Richard Desjardins, c'est «comme planter une aiguille dans un vieux disque». L'expérience est souvent très douloureuse. Le retour de Hugo Daguerre, personnage principal du *Cirque bleu*, plus récent roman de Jacques Savoie, est particulièrement brutal. L'artiste revient à Montréal après dix ans d'exil aux États-Unis, trois jours à peine après avoir fait son dernier tour de piste au cirque Barnum and Bailey, à Chicago, où il aurait dû aller après soir. Il rentre le cœur à l'envers. Car la belle Sally qu'il aimait tant n'a pas survécu au numéro des lancers de couteaux dont elle était la vedette. Aidé en cela par sa demi-sœur, Hugo tentera d'endiguer sa peine en redécouvrant les gens et les lieux d'autrefois.

À sa façon, Jacques Savoie vit lui aussi un retour d'exil. Après quelques années dans le grand cirque de la télévision et du cinéma — il a notamment écrit le scénario de la minisérie *Bombardier* —, l'auteur des *Portes tournantes* revient en effet à la littérature. Dans ce pays «qui encourage une littérature d'amateurs», quiconque veut vivre de sa plume doit élargir ses horizons. D'où, explique Jacques Savoie, son passage au scénario.

On a souvent dit de l'écriture de Jacques Savoie qu'elle était cinématographique. Lui-même s'en confessait à *Lettres québécoises* récemment. Le film qu'a tiré Francis Mankiewicz de son roman *Les Portes tournantes* n'a que renforcé l'impression. Cette fois, assure Jacques Savoie, il n'en est rien. «*Le Cirque bleu*, c'est avant tout un projet littéraire. C'est aussi un roman poétique, un roman d'amour. C'est le roman de la famille post-éclatée», insiste-t-il. Par l'omniprésence de la poésie de Baudelaire et par le rapport aux bouquins qu'entretiennent tous les personnages, *Le Cirque bleu* se veut aussi un livre sur la littérature, plus précisément sur l'amour des livres.

La musique, encore une fois, y occupe une place importante. Le romancier, qui fut un temps le chanteur et musicien meneur du groupe Beausoleil Broussard, a imaginé un singulier instrument, le «Parloir», une espèce de cornemuse qui a la faculté de traduire la parole en musique...

Tout le roman de l'écrivain d'origine acadienne se veut une entreprise de nuance. Même quand il place ses personnages dans des situations d'inceste, on sent la retenue. Son écriture demeure ouverte, elliptique. Plusieurs critiques ont à ce propos noté une certaine filiation avec Jacques Poulin. Chose certaine, il partage la timidité et la modestie de l'auteur du *Vieux chagrin*.

Jacques Savoie compare la littérature à un jeu du vertige. «Écrire, c'est comme marcher les yeux fermés devant un précipice. Si on fait un pas devant, on peut tomber mais on peut aussi s'envoler», dit-il en promettant d'écrire la suite du *Cirque bleu*.

LE CIRQUE BLEU
Jacques Savoie
La courte échelle
1995, 155 pages

Une réflexion stimulante

Petit livre dérangeant que cette «réflexion sur les illusions des indépendantistes québécois»!

Gilles Lesage, *Le Devoir*

«Il est impossible de rendre ici justice à cet ouvrage remarquablement lucide, profond et réfléchi...»

Marcel Adam, *La Presse*

Nationalisme et Démocratie constitue un bon test pour la solidité des convictions d'un militant souverainiste. C'est court, bien écrit et facile à comprendre. À ne pas laisser entre les mains d'un nationaliste mou.

Michel David, *Le Soleil*

Jean-Pierre Derriennic

Nationalisme et Démocratie

Réflexion
sur les illusions
des indépendantistes
québécois

Boréal

146 pages, 17,95 \$



Boréal

Qui m'aime me lise.

Histoire de l'Université Laval

Reliure pleine toile, jaquette,
80 illustrations, 350 pages, 60\$



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

ÉDITEUR

En vente chez votre librairie ou chez
DISTRIBUTION DE LIVRES UNIVERS
845 rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G0S 3L0
Tél.: (418) 831-7474 Interurbain: 1 (800) 859-7474
Téléc.: (418) 831-4021

Histoire de l'Université Laval

Les perspectives d'une idée

Jean Hamelin

LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

Le cirque bleu



LIVRES

LE FEUILLETON

Nous faut-il des guerres?



ROBERT LÉVESQUE

LES JARDINS DE L'OBSERVATOIRE
Gilles Perrault
Fayard, 250 pages
N'Y ÊTRE POUR RIEN
Paul Nothomb
Phébus, 191 pages

Rien n'est plus fort ni plus marquant que la guerre. Ceux qui les vivent le savent. Mondiales ou civiles, interminables ou en blitz, envahissantes ou vengeresses, glo-

rieuses ou injustes, il n'y a que la guerre pour atteindre aux limites de la raison et ressentir les vertiges de la vie, entre les grands déchirements moraux et les petites joies de survie, ses fuyantes grâces et ses tristes mesquineries, ses familles ressoudées et ses amitiés spontanées, son esprit de sérieux aussi, et tous ses tropismes.

Jean Racine, qui vivait à une époque où la guerre en dentelles donnait des morts sans sépulture, faisait théâtre de guerres plus anciennes encore où le héros pouvait soulever un peuple contre un roi qui commande l'assassinat de l'amant d'une princesse grecque; Racine écrivait «la guerre à ses faveurs ainsi que ses disgrâces», c'était dans *Mithridate*, ça pourrait être joué à Sarajevo ou en Tchétchénie, on y entendrait d'étranges accents qui feraient mal, qui feraient du bien.

La guerre est romanesque, aussi. C'est facile d'en parler pour qui ne l'a pas vécue mais lue, sous toutes ses formes, qui la reçoit minutée le soir à la télé, qui la retransmet sans cesse en compagnie des écrivains quand on se plonge dans les *Primo Levi* ou le dernier Jorge Semprun, dans les lyrismes estomaquants de Louis-Ferdinand Céline, dans le journal de Drieu ou celui d'Anne Frank, promenades et tombeaux de la guerre des autres, des autres guerres, quelque chose nous y attirant comme dans les guet-apens d'une indéfinissable nostalgie.

Nous faut-il des guerres pour connaître à fond la nature humaine? Pour trouver sa mesure? Pour faire sortir la crapule ou le héros? Que feriez-vous si le Québec était envahi par une armée étrangère? Si un Anschluss nous rattachait de force à la Nouvelle-Angleterre? Dans un sondage j'imagine qu'au moins 4 % des répondants admettraient être prêt à collaborer avec l'ennemi. Ce n'est que dans la guerre, aussi, que le courage peut se révéler.

Gilles Perrault, qui a écrit autant sur les paras d'Algérie que sur les réseaux de la Résistance (*L'Orchestre rouge*), sur la dictature polie et assassine du roi du Maroc (*Notre ami le roi*) que sur les bancals services secrets de Louis XV (*Le Secret du Roi*), a vu ce courage né de la guerre dans les yeux de sa mère, il y a 52 ans. Il avait 12 ans quand deux hommes de la Gestapo sont arrivés chez lui, avenue de l'Observatoire. Sa mère était absente, grâce à lui en somme, puisqu'elle venait de partir pour supplier le proviseur du lycée Montaigne de reprendre son fils qu'on venait d'exclure de l'enseignement public pour nullité crasse en mathématiques...

On emmena son père, qui tenait bureau d'avocat à l'entresol de la maison. Mais c'est elle que la Gestapo

PHOTO JOSSELINE RIVIÈRE/DOC LAPI-VIOLETT
Gilles Perrault, à 12 ans, en 1943.

po cherchait pour interrogatoire, on la croyait liée à un réseau de résistants. Les Perrault n'étaient ni juifs ni communistes, on faisait plutôt dans la démocratie chrétienne mais tout de suite, c'est-à-dire le 20 juin 1940 en captant en différé le fameux appel du général de Gaulle sur les ondes de la BBC, ils se fixèrent dans une certitude. Ce serait de Gaulle et Churchill. «Je ne me souviens pas d'une seule discussion familiale à propos de Pétain», écrit Gilles Perrault dans ce récit impressionnant de sérénité qu'il vient d'écrire «pour elle», sa mère.

Avertie, elle ne revint que le lendemain avenue de l'Observatoire. Avant de rentrer dans la maison, elle marcha dans les jardins de ce grand parc de Montparnasse et Gilles Perrault se souvient de cela, il la regardait depuis la fenêtre, elle marchait les mains dans les poches sans jamais regarder en direction de la maison, elle allait et venait d'un pas lent sous les marronniers. Il écrit: «Je connaissais son visage des mauvais jours, mais je ne lui avais encore jamais vu le masque de la tragédie.»

Sa mère, après un conseil de famille, va décider de se livrer à la Gestapo, au 84 de l'avenue Foch. On ne se livrait jamais à la Gestapo. La mère de Perrault va faire cet acte d'un courage inouï (elle avait effectivement des liens avec la Résistance, elle hébergeait un Anglais lié à un réseau) pour sauver son mari. Perrault écrit: «J'étais trop jeune, et surtout trop réduit à l'égoïsme pour comprendre que ce qui se jouait là, c'était la vérité du couple formé par mes parents depuis vingt ans.» Il ajoute: «Les longues minutes passées à la regarder marcher, mon amour pour elle dévasté par une angoisse stridente, je sais aujourd'hui qu'elles ont été les plus violentes de ma vie.»

Il fait, un demi-siècle plus tard, à 64 ans, un bouquin de ces minutes-là. Il a vécu la guerre en gamin, Perrault, et, quand on le connaît, on ne s'étonne pas de lire sous sa plume qu'il «ne pardonne pas au hasard de l'avoir fait naître trop tard pour devenir acteur de cette guerre au lieu d'en rester le spectateur fasciné». Il en est devenu l'un des commenta-

teurs, il a écrit maints ouvrages sur 39-45 l'auteur de *L'Orchestre rouge* et de *Paris sous l'Occupation*, il a enquêté, tout lu, mais c'est dans ce souvenir d'enfance qu'il a emmagasiné et préservé son patrimoine de courage.

De l'homme silencieux, élégant, de «cette ombre» qui venait dîner le soir, avenue de l'Observatoire, pour repartir au café crème les lendemains matins, et qu'ils appelaient Alexandre, Gilles Perrault, enquêteur dans l'âme, a retrouvé la trace et l'identité. Son bouquin, en crevant le mystère de famille (ses parents ne surent pas qui il était), est aussi le résultat d'une investigation patiente. Il sait maintenant qu'il s'agissait de Edward Mountford Wilkinson, né dans le Missouri de parents britanniques, marié à une Alsacienne dont la famille tenait à Paris un restaurant coté. Il avait été formé par la *Royal Air Force* et intégré au SOE (Special Operations Service) mis sur pied par Churchill pour soutenir la résistance en France. Il sera pris par la Gestapo en juin 1943, on le tuera à Mauthausen en septembre 1944 sans qu'il ait parlé.

Autre roman sur la guerre. Celui-là est imprégné des perversités de l'époque. Il a été écrit à chaud, si l'on peut dire, en 1949. C'est un roman fouilleur des consciences comme chez Malraux mais la France de l'épuration n'a pas voulu en prendre acte, pour cause de complexité dans un monde qui cherchait à retrouver et son honneur et des idées strictes. Il avait été publié chez Gallimard sous le pseudonyme de Julien Segnaire. L'auteur s'appelait, il s'appelle puisqu'il vit encore, Paul Nothomb. C'est un Belge qui aujourd'hui enseigne la Bible en Sorbonne.

C'est par un hasard des Puces — quelqu'un a trouvé un exemplaire jaune qu'il a porté chez Phébus — que l'on republie ce roman-là en 1995. Paul Nothomb, qui était oublié, n'est pas n'importe qui, c'est lui qui, pendant la guerre d'Espagne, a inspiré à Malraux le personnage d'Attignies dans *L'Espoir*. Il avait fui une famille «barrésienne», s'était fait communiste à 22 ans, avait débarqué chez les Républicains espagnols. Il sera abattu et

blessé en février 1937 dans un avion de l'escadrille André Malraux.

En 1940 il rejoint la Résistance belge et, pris par la Gestapo, il va craquer, il va parler. Après la guerre il sera dénoncé, exclu du Parti communiste, sali. Que va-t-il faire? Écrire des romans. Cinq. Dans celui qui réapparaît Paul Nothomb mettait en scène un pilote, descendu par la Luftwaffe en 1939, qui passe la guerre dans des camps de prisonniers dont il s'évade pour se faire reprendre. Une guerre où il n'y sera pour rien... Une blessure d'amour-propre. Son personnage, Gauthier, va tout faire, une fois libéré en 1944, pour se réengager. La guerre n'est pas finie. Il veut s'y réintroduire. Il n'y réussira pas car l'Allemagne capitule, zut.

La scène où Gauthier visite en fin 1944 un copain à la prison de Fresnes, un Français devenu officier SS par désir, et qu'il discute avec lui sans le juger, sans l'envisager en monstre, a dû sonner drôlement perverse en 1949. On a ignoré Julien Segnaire. Aujourd'hui on trouve dans le roman de Paul Nothomb un ouvrage stupéfiant, troublant, où le suicide est la seule issue apparaissant au courage d'un homme d'action qui meurt de «n'y être pour rien». Et qui se rate. C'est quasiment du Sartre, bien plus que du Malraux.



LOGIQUES

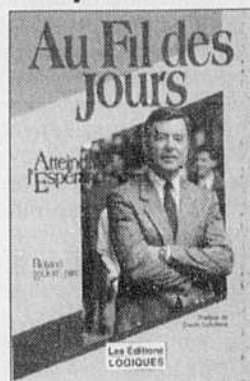
Renaître au bonheur



L'Histoire de ma vie
Chantal Pary
232 pages • 14,95 \$

«Ce livre vous fera découvrir la vraie Chantal Pary à cœur ouvert.»
Roger Sylvain, *Hebdo Vedettes*

Les recettes du bonheur sont simples



Au Fil des jours
Roland Leclerc, prêtre
192 pages • 16,95 \$

«Ces réflexions brèves, liées spontanément à l'Évangile, sont un exemple éloquent de la manière dont on peut intégrer la foi dans la vie quotidienne.»
L'Église canadienne

L'histoire du bonheur, c'est l'histoire de Jésus



Découvrir l'Évangile sans se tromper
John Wijngaards, prêtre
289 pages • 18,95 \$

«Ce livre propose une histoire bien documentée du lieu et du temps où Jésus a vécu. Livre utile au pasteur, à l'enseignant, au catéchète, au responsable de cercles bibliques.» *Prêtre et Pasteur*

Le bonheur résiste à toutes les prisons



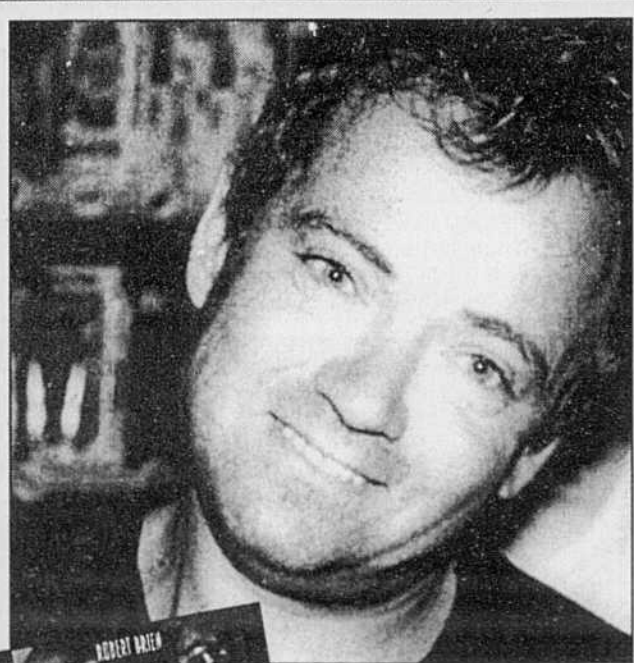
Témoignages de détenus
Donald Thompson, prêtre
163 pages • 18,95 \$

«Ces êtres sont des humains, ils ont un cœur, ils sont tous autant capables de pleurer que d'être durs. Consentir à les entendre est le premier pas à faire pour les comprendre... et pour reconnaître qu'ils sont dignes d'être aimés.» *Prêtre et Pasteur*

EN VENTE DANS CES BONNES LIBRAIRIES
Montréal: Bertrand, Foucher, Bélanger, 4284 de la Roche • Desmarais et Robitaille, 60 Notre-Dame O • Librairie Éditions Paulines, 4362 St-Denis • Média Paul, 3965 Henri-Bourassa E • Service de documentation pastorale, 6050 St-Hubert
Chicoutimi: Librairie La Source, 400 Racine E
Sherbrooke: Média Paul, 250 St-François N
St-Hyacinthe: Librairie Saint-Antoine, 1905 Pratte.

Les Éditions LOGIQUES
Tél.: (514) 933-2225 Fax: (514) 933-2182

ROBERT BRIEN



XYZ éditeur félicite
Robert Brien
finaliste au
Prix littéraire Desjardins 1995
du Salon
du livre de Québec

XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Tél.: 514.525.21.70 • Téléc.: 514.525.75.37

ANNE HÉBERT



« Belle et grande surprise en cette rentrée littéraire de janvier... ce récit, qui va droit à l'essentiel, sans un mot de trop, est un poème en prose, d'une belle simplicité. »

Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

« Un conte poétique qui chante la vie. »

Gilles Crevier, *Journal de Montréal*

« L'auteur de Kamouraska replonge dans l'histoire noire et trouble de l'enfance. »

Claude Dessureault, *Le Voir*

90 pages, 12,95 \$

Les Éditions du Seuil



L I V R E S

LES PETITS BONHEURS

Des nouvelles du grand frère



GILLES
ARCHAMBAULT
♦ ♦ ♦

LETTRES À PAULINE

Stendhal
Collection «L'École des lettres», Seuil
645 pages

Il est des correspondances qu'on lit pour la clarté ou la vivacité du style. Ainsi Diderot, Voltaire ou Madame de Sévigné. Il y a dans l'expression de ces auteurs un classicisme naturel, que rien n'apprête. N'étant jamais ennuyeux, ils surprennent même par le primesaut d'une écriture jamais forcée, jamais outrée.

On ne trouvera pas cette perfection dans les lettres que Stendhal écrit à sa sœur Pauline de 1800 à 1815 environ. Quelques autres missives parviendront à Pauline jusqu'en 1825.

Au début de leurs échanges épistolaires, Stendhal a 17 ans. Elle en a deux de moins. Notre auteur habite Paris; sa correspondante est toujours à Grenoble.

Que raconte le jeune provincial monté à Paris? Il réclame sans cesse qu'on lui écrive. Pauline ne lui fait parvenir que de courtes missives. Lorsqu'elle s'en donne la peine. Il s'en plaint amèrement. Il partira bientôt pour l'Italie à la suite de

l'armée napoléonienne.

Ces *Lettres à Pauline* nous permettent donc de connaître les années de formation d'un écrivain qui allait se donner plus tard, sans beaucoup de succès, des allures de froideur. Le Stendhal de 17 ans n'a rien d'un roué. Il aime sa jeune sœur et entreprend son éducation. Il dirige ses lectures, lui recommande la fréquentation de bons auteurs. Aux travaux de couture qu'on veut lui inculquer, il lui conseille de préférer l'étude de la musique et des langues, l'italien de préférence.

Plus l'adolescent laisse place à l'adulte, plus s'estompent la présence de la famille. Grenoble, bientôt, n'est plus qu'un souvenir. On sait que c'est en 1800 qu'il rencontre pour la première fois à Milan l'une des femmes importantes de sa vie, Angela Pietraglia.

Ce qui fait merveille dans ces lettres parfaites, c'est surtout l'immense tendresse de l'homme pour sa sœur cadette. Il se confie à elle avec une apparente absence de retenue. Affirmer qu'il lui dit tout serait sot. Car s'il veut le bonheur de Pauline, s'il souhaite qu'elle devienne autonome dans la mesure

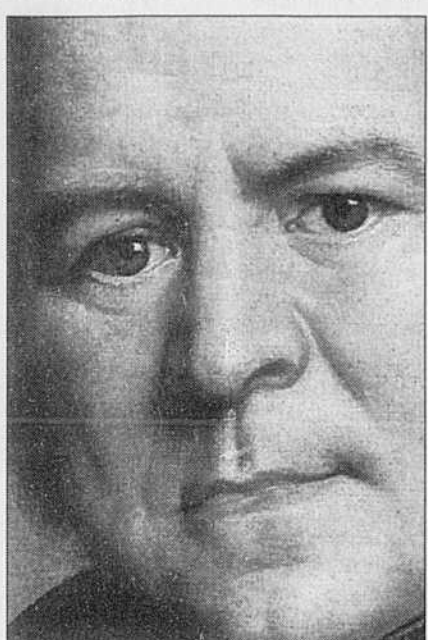
où une femme pouvait l'être dans la France du XIX^e siècle, il sait aussi qu'elle est la personne qui peut le mieux intercéder auprès de son père, qui seul peut délier les cordons de la bourse.

«Je suis obligé d'emprunter, ce qui me rend moins gai; étant moins gai, je suis moins aimable... Heureusement, quand j'ai été comme cela deux jours, je le dis bonnement, et on rit de mon malheur, et je me mets à rire.»

Veut-on plus entière déclaration d'amour d'un frère pour sa sœur que celle-ci? «Tu vois par la liberté des questions que je te fais que tu

dois garder ma lettre pour toi... Depuis deux ans nous avons été étrangers l'un à l'autre; tu étais très jeune alors, mais à cette heure que tu es raisonnable, je voudrais bien que tu me regardes comme un de tes meilleurs amis...»

A cause de ce ton d'ouverture, de ce cri à peine retenu, il faut lire ces *Lettres à Pauline*. Elles nous en apprennent autant sur l'amour et l'amitié que *La Chartreuse*. Tant pis s'il ne s'y trouve pas encore la déraison amoureuse des quinquagénaires étourdis par le passage du temps.



tié que *La Chartreuse*. Tant pis s'il ne s'y trouve pas encore la déraison amoureuse des quinquagénaires étourdis par le passage du temps.

Zoom sur Gilles Carle

ENTRETIENS AVEC GILLES CARLE

Michel Coulombe
Liber, 1995, 225 pages

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

On se fait épingleur le ruban de la légion d'honneur et puis on se réveille avec une œuvre derrière soi à 65 ans. Que confie le cinéaste Gilles Carle à Michel Coulombe? Comme bien des créateurs, il s'étonne d'être arrivé quelque part, sans avoir compris qu'il y était parti...

«Je ne l'ai pas décidé. Des gens m'ont confié des films à faire. Puis tout s'est enchaîné. Plus tard, beaucoup plus tard, d'autre se sont aperçus que j'avais une «œuvre cinématographique». Moi je ne m'en étais jamais aperçu. Cela ne m'était jamais passé par la tête.»

Figure de proue de notre cinéma, Abitibiens sans l'être, spécifiant qu'il ne chante pas le pays comme Vigneault, mais fait juste l'aimer. Il est né à Maniwaki en 1929. Son baptême du grand écran fut vécu avec *Rin Tin Tin*, mais c'est *Le Mécano de la General* de Buster Keaton qui lui donna la piqure. Une trajectoire en dents de scie, les beaux-arts, trente-six métiers sur fond de vie d'artiste: des recueils de poésie, des pièces de théâtre, des romans.

Cinéaste, oui mais... toujours en marge de ce qui se fait bien voir. Ne crachant pas sur la pub, genre impur, dit-on — derrière *Lui y connaît ça* de Labatt et la mimique entendue d'Olivier Guimond, c'est Gilles Carle. Jonglant avec le petit écran, il inaugura avec *Les Plouffe* les cycles combinant film et série télé.

Après quelques réalisations tatouantes, Rock Demers lui donna la chance de s'exprimer avec 800 \$, en réalisant en 1963 le film-annonce du Festival international du film de Montréal. On y verra apparaître un Indien qui se suicide au tomahawk, un franc-tireur sur un toit vivant le tétan gauche d'une jolie fille et tuant deux curés. Bref, du Gilles Carle avant la lettre.

On suivra son parcours, à travers les couloirs de l'ONF, quand Jacques Bobet, grand dépisteur de talents, le dépiste donc. Du documentaire, il passe vite à la fiction. *La Vie heureuse de Léopold Z* devait être un court métrage sur le déneigement à Montréal... Bifurcation. Le film s'allonge, devient le portrait admirable d'un déneigeur poétisé par Carle et le comédien Guy Lécuyer. En 1965, le public tombe en amour avec cette vie heureuse. Le grand Roberto Rossellini, de passage à Montréal, lui déclarera: «Je n'ai rien compris à la langue de votre

film, mais j'ai aimé ce que j'ai vu à l'écran.» Le jolai avait enfin franchi les frontières. Puis en 1966, exit Gilles Carle de l'ONF «quand je ne pouvais plus profiter d'une certaine anarchie».

Propos et confidences, retours en arrière, aveux: il n'aimait pas *Le Crime d'Ovide Plouffe*, jugeait le livre raté, et le téléfilm qu'il en tira lui-même pas très fort non plus. Posant un regard sur son œuvre de documentariste, il refuse de se voir comme le grand documentariste qu'il est.

Place aux anecdotes classiques: la sortie obscure des *Mâles* à Paris, dans un cinéma porno, puis par un engrenage de circonstances, sa découverte par toute la presse française et Gilles Carle devenu l'incontournable de Paris (qui fit la fête à plusieurs de ses films et ne l'a jamais oublié depuis). Il se défend de mettre beaucoup de sexe dans ses films, dit qu'il n'a fait qu'appeler un chat un chat. Mais à l'encontre de plusieurs cinéastes d'ici, certaines de ses actrices — Carole Laure bien sûr, mais également son actuelle compagne Chloé Sainte-Marie — furent aussi ses muses. L'érotisme est plus qu'un thème récurrent dans ses films mais le poids ardent de son propre regard.

L'ensemble de ses entretiens se révèle un peu décousu. On a connu dans cette série, des ouvrages plus concentrés. Mais le coq à l'âne sied bien à Gilles Carle, et même si des questions restent sans réponses, si l'on passe vite sur les tournages dont on aurait aimé explorer davantage les dessous, en allant au-delà des fragments des tournages du *Viol d'une jeune fille douce*, des *Mâles*, de *La Vraie Nature de Bernadette*, on s'arrête aux réflexions du cinéaste: «Jean Pierre Lefebvre partageait cette idée saugrenue selon laquelle si un réalisateur fait des films dans un petit pays, il fait des petits films. Doit-il aussi moins manger?» ou «A force de documentaires, bien pensants, on est en train de se faire un imaginaire en papier mâché.»

Comment Gilles Carle pourrait-il oublier l'accueil cruel que réserva la presse à *La Guêpe*? «Après *La Guêpe*, tous mes films sont différents, dira-t-il. La réflexion que j'ai faite sur ce film est sans doute plus importante que le film lui-même.» On le verra revenir sur le fameux projet de film sur la Corvée, jamais réalisé, bref sur les joies et les peines qui parsement la carrière d'un cinéaste, qui adore l'écriture de scénario. Zoom sur ses rapports avec la technique, du choix judicieux de la lentille à l'importance de régler un travelling au millimètre: «C'est un grand privilège de faire du cinéma», résume Carle. «Pour tout dire, j'envie Kurosawa qui a tourné *Ran* vers ses quatre-vingts ans.»

Le mobile du crime

LE COLLECTIONNEUR

Christine Brouillet
La courte échelle, 214 pages

ISABELLE RICHER

Les criminels finissent toujours par faire une erreur. C'est comme ça qu'ils se découvrent. Sûrs d'eux, de leur invincibilité, ils baissent la garde, un moment, et un plus rusé qu'eux les démasque. Ou alors ils succombent à l'envie de défier ou à celle d'être enfin attrapé, arrêté, puni. Il y a les plus bêtes, vite identifiées, et les plus surnois, les intelligents, ceux qu'on met plus de temps à épingleur. Près de deux cents pages chez Christine Brouillet. Deux cents pages qui ne supportent pas l'interdiction de peur de suspendre le cours d'une enquête menée avec acharnement par Maud Graham elle-même, de retour sous la plume de madame Brouillet après une trop longue absence.

Avec ce polar, Christine Brouillet inaugure brillamment la nouvelle collection lancée le mois dernier (Roman 16/96) par la maison d'édition La courte échelle et qui veut donner à lire aux plus de seize ans.

Les cadavres démembrés et mutilés de jeunes femmes sont découverts au printemps dans des parcs de Québec. La manie du tueur d'amputer ses victimes et de les piquer avec de longs stylets équivaut à une signature qui permet le rapprochement avec des meurtres commis dans les années précédentes aux États-Unis. Le tueur rôde-t-il maintenant à Québec? Que font les policiers? Pourquoi ne parviennent-ils pas à l'arrêter? La population ne parle que de ça, les femmes sont terrorisées et Maud Graham est sur les

dents. Nous aussi.

Tout près de réaliser l'œuvre macabre qui occupe toutes ses pensées, Michael Rochon résiste à l'envie de défier ouvertement cette enquête à ses meurtres parfaits (pas d'indices ni d'empreintes, pas de témoins, aucun lien apparent entre les victimes). Pas Maud Graham qui, aussi usée soit cette tactique, provoque le tueur par la voix des médias, laissant entendre que les policiers détiennent des informations sérieuses. Le duel psychologique s'installe et nous réserve les meilleurs moments de ce polar bien conduit d'un bout à l'autre, ponctué de moments horribles, à notre plus grande joie. On suivra attentivement, comme si on y participait, l'enquête de Graham, secondée de son fidèle Rouaix, jusqu'à la découverte du repaire du tueur (dont l'erreur a été

de ne pas se préoccuper de la ressemblance de ses alias). La finale où apparaît un énorme mobile humain, suspendu au centre de la pièce, a quelque chose de la maison du psychopathe à l'étrange cape du *Silence des agneaux* ou serait-ce de l'appareil de Jeffrey Dahmer où s'empilaient les restes de cadavres...

Le phénomène des «serial killers» exerce une fascination sur nos semblables. Christine Brouillet l'a compris et s'y est intéressée avec la rigueur qu'on lui connaît. Son roman ne comporte aucune faille au niveau

du contenu. L'auteure nous a habitués, avec sa trilogie de *Marie Laflamme* à du travail bien documenté. Mais il ne faut pas croire que *Le Collectionneur* se réduise à une simple étude sur le phénomène. Il s'agit d'un vrai roman qui compte des intrigues parallèles, toutes attachantes. Du jeune prostitué homosexuel, lié d'amitié avec Graham à l'adolescent de 12 ans en fugue... et bientôt en danger, la mécanique fonctionne à la

perfection et aucun de ces portraits, calqués sur ceux que nous renvoie chaque jour notre environnement, ne sent le cliché, ni le personnage obligé. Bien que l'amitié entre l'enquêtrice vedette et Grégoire, le jeune prostitué tué nous semble à première vue peu plausible, le talent de l'auteure efface nos doutes et on ne demande qu'à y croire.

Le Collectionneur réussit l'horrible équation de per-

mettre au lecteur de s'identifier au tueur et de le redouter avec la même ferveur grâce au parcours que nous fait emprunter madame Brouillet. Le lecteur le suit dans ses déplacements, ses activités, comprend où il veut en venir et frissonne à l'idée qu'il est tout à fait fonctionnel en société. Ce n'est pas sans rappeler l'arrestation toute récente du présumé assassin de la rue Laurier, qui selon un pattern bien établi, violait et tuait avec méthode et minutie. Et avec une violence inouïe. Pourtant, c'était un voisin bien inoffensif...



revue possibles hiver/printemps 1995

possibles

VOL. 19 • NUMÉROS 1/2 • HIVER/PRINTEMPS 1995

RENDEZ-VOUS 1995:
MEMOIRE ET PROMESSE

RENDEZ-VOUS 1995 : MEMOIRE ET PROMESSE

Nous revollâ à la case départ. Le grand débat sur le pays québécois renait. Trente ans de triducation ont fait leur œuvre. Par un curieux retournement des choses, le Québec a été nié comme nation et comme minorité nationale. Il n'est plus d'écarter possible d'éluder la question de fond: voulons-nous, oui ou non, être une voix dans le concert des nations?

Face à la célébration de notre impuissance, nous devons agir. Car une petite nation comme le Québec ne peut envisager l'avenir passivement. Il faut prôner la responsabilité et l'engagement. Nous devons imaginer quelque chose comme un projet ou, plus simplement, formuler une promesse. Pour cela, nous devons renouer avec la lucidité et le courage des pères du pays québécois.

Les débats que nous tenons présentement doivent déclencher un nouveau commencement pour le Québec. Une nouvelle voix doit se joindre au concert des nations dans la fondation d'un monde meilleur.

La mémoire
STÉPHANE STAPINSKY
JEAN LAMARRE
SERGE CANTIN
STÉPHANE KELLY
JEAN-FRANÇOIS CARON

L'enjeu
JULIE-PASCAL VENNE
PHILIP RESNICK
JACQUES FOURNIER
GREG M. NIELSEN
MICHEL DUMAS

Le blocage
ANDRÉ THIBAUT
AMINE TEHAMI
HUBERT GUINDON
MATHIEU-JACQUES SAUVÉ
ALEXANDRA JARQUE
JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER

La promesse
DANIEL JACQUES
PIERRE DE BELLEFLEUILLE
ROBIN PHILIP
RAYMONDE SAUARD
GABRIEL GAGNON

En marge de ce dossier, on retrouve des textes de Carole Massé, Martin Thibault, Jocelyne Gervais, Louis Hamelin, Jacky Malo et Jules Lamarre.

Deuxième colloque Marcel-Rioux:
Un pays sans projet?

Université de Montréal, 31 mars 1995,
pavillon Jean-Brillant, salle B-2325
tél.: (514) 529-1316

Bulletin d'abonnement
Abonnement institutionnel: 40,00 \$
Abonnement de soutien: 40,00 \$
le numéro: double 10,00 \$

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal, Québec
H3S 2S4

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
PROVINCE _____ TÉLÉPHONE _____
OCCUPATION _____
CI-JOINT _____ MANDAT-POSTE AU MONTANT DE 25,00 \$ POUR UN
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO _____

TRENTÉ-CINQ ANS APRÈS LES INSOLENCES DU FRÈRE UNTEL, VOICI LES INSOLENCES D'UN MILITANT LAÏQUE!

Daniel Baril
LES MENSONGES DE
L'ÉCOLE CATHOLIQUE

La confessionnalité du système scolaire public coûte aux contribuables
québécois près d'un demi-milliard de dollars par année!

En trente et un mensonges et huit vérités, Daniel Baril fait le procès de notre système scolaire, trente ans après le rapport Parent et la création du ministère de l'Éducation.

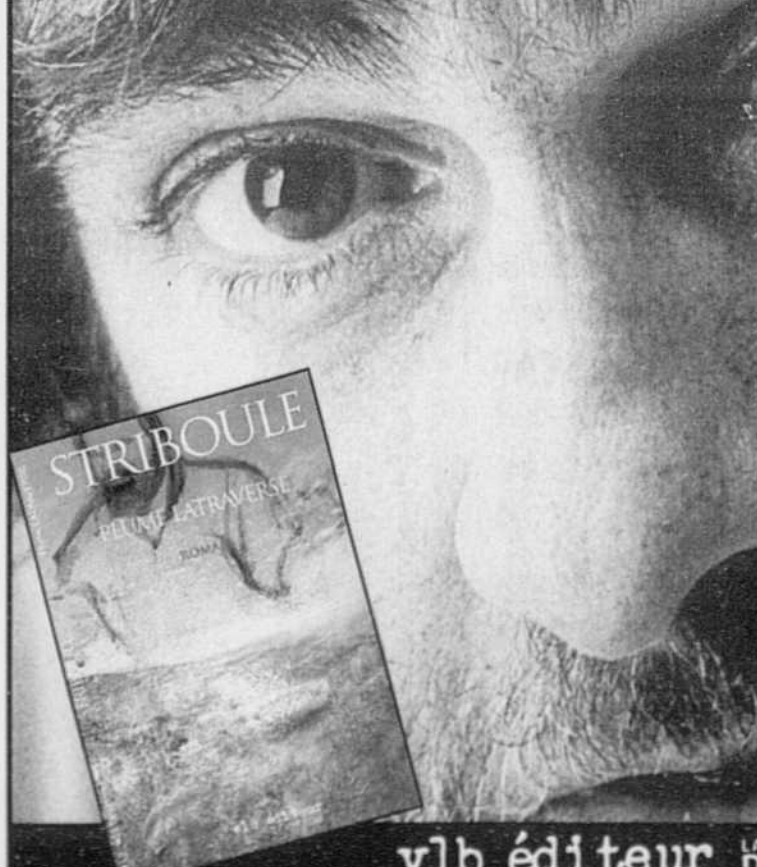
«Les mensonges de l'école catholique est le résultat orchestré de ce ras-le-bol, une longue suite de démentis, une dénonciation méthodique de tous les mensonges perpétrés contre notre système scolaire.»

Robert Saletti, *Le Devoir*

«Daniel Baril accouche d'un ouvrage à la fois nécessaire et un peu désespérant.»

Mario Roy, *La Presse*

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

PLUME LATRAVERSE
STRIPOULE

Ce roman, qui est une véritable cours des miraculés, est également une réflexion hilarante sur la littérature et ceux qui la fréquentent. Supercherie ou histoire vraie? Le lecteur tranchera, certes, mais il ne sera pas dépaycé en se plongeant dans l'univers de Plume Latraverse, avec sa galerie impressionnante de personnages plus vrais que nature, bons vivants et bons mourants, libres penseurs et libres buvards...

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

L I V R E S

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La mort manufacturée

ROBERT
SALETTILE SANG QUI TUE
(L'AFFAIRE DU SANG CONTAMINÉ
AU CANADA)Johanne McDuff, *Libre Expression*
283 pages

«Que je meure au combat, ou meure de tristesse, Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu», faisait dire Corneille à Rodrigue. Quelques millénaires plus tard, nous semble-t-il, le sang est devenu le lieu de tous les soupçons et, pour les hémophiles, de tous les drames. Pour ceux qui dépendent du sang des autres parce que le leur ne coagule pas et que la moindre hémorragie, externe et surtout interne, peut leur être fatale, le remède est devenu le poison.

L'hémophilie est une maladie héréditaire qui touche principalement les garçons. Son nom lui vient d'un docteur américain qui, au début du XIX^e siècle, l'a baptisée ainsi à partir des mots grecs *haimatos*, sang, et *philos*, ami. Curieux alliage de mots fort probablement marqué, nous disait récemment Chantal Saint-Jarreau dans son ouvrage sur le sida (*Du sida*, De Noël, 1994), par un imaginaire social qui n'a pas dit adieu aux histoires de vampires sucurs de sang. C'est aussi une maladie mal connue du public, peut-être parce qu'elle est relativement peu répandue. Au Canada, il y a environ 2500 hémophiles répertoriés, au Québec, environ 600. Aujourd'hui, près de la moitié d'entre eux sont infectés par le virus d'immunodéficience acquise.

Au moment où la Commission d'enquête Krever sur l'approvisionnement en sang reprend ses audiences afin de déterminer si possible la part des responsabilités à l'échelle nationale dans ce qu'il est maintenant convenu d'appeler l'affaire du sang contaminé, la parution du *Sang qui tue*, de Johanne McDuff, tombe pile, c'est le moins qu'on puisse dire. Au moment où le gouvernement fédéral, tout en refilant aux provinces la gestion d'une enveloppe budgétaire réduite des soins de santé, se targue de vouloir préserver des normes nationales, la lecture du *Sang qui tue* frappe par sa nécessité.

Le Sang qui tue est une enquête approfondie d'une journaliste de Radio-Canada à Ottawa. Le *Sang qui tue* est une minutieuse récapitulation de l'affaire du sang contaminé depuis ses débuts que Mme McDuff fait remonter à juillet 1982. Trois Américains, hémophiles et homosexuels, viennent de mourir. La maladie que l'on appelait GRID

(Gay-Related Immune Deficiency) se nommera désormais AIDS (Acquired Immune Deficiency Syndrome), ou sida en français. Au même moment, un petit bébé hémophile prénommé Philippe naissait dans un hôpital d'Ottawa.

A peine un mois plus tard, le 3 août 1982, la Direction générale de la protection de la santé, un organisme relevant directement du ministère fédéral de la Santé et chargé de protéger la population contre les risques liés à la vente et à la consommation de médicaments, prend note de la découverte américaine et charge deux organismes subalternes de suivre de près l'évolution de la nouvelle maladie chez les hémophiles. Mise à part la découverte du virus du sida en 1984, ce fut peut-être la dernière bonne nouvelle pour les hémophiles canadiens avant l'éclatement du scandale que l'on sait en novembre 1992.

Le Sang qui tue raconte chronologiquement toutes les péripéties qui ont mené à ce scandale, regroupées en trois sections intitulées *L'Incertitude*, *L'Inaction* et *La Catastrophe*. En recoupant plusieurs reportages, articles scientifiques, entrevues et documents officiels disponibles (procès-verbaux, notes ministérielles, etc.) de cette décennie maudite, Johanne McDuff met en évidence les tergiversations et les tiraillements de l'appareil bureaucratique, du ministère de la Santé en haut (et des ministres qui s'y sont succédés, notamment Monique Bégin et Jake Epp qui se sont renvoyés la balle) jusqu'à la Croix-Rouge canadienne, l'organisme qui a le monopole de la collecte et de la distribution du sang au Canada, en bas. Pour quoi a-t-on été si lent à sonner l'alarme au Canada alors que les Américains, de loin les plus grands fournisseurs de la

PHOTO LIBRE-EXPRESSION
La journaliste Johanne McDuff.

distribuer des concentrés de facteur VIII (l'agent coagulateur du sang) que l'on savait contaminés, alors que l'ancien traitement — les cryoprécipités —, moins pratique mais plus sécuritaire, était encore disponible? Pourquoi les concentrés chauffés, une nouvelle technique qui présentait aussi moins de risques, n'ont été disponibles au Canada qu'en avril 1985 alors qu'on aurait pu en commander dès 1983? Pourquoi ces mêmes concentrés chauffés, une fois reçus, ont-ils été distribués au compte-gouttes pendant trois mois? Pour écouler le stock de concentrés ordinaires?

Comme toute bonne enquête, *Le Sang qui tue* ne fait pas que relater, il soulève des questions, beaucoup de questions, qui laissent croire que plusieurs personnes n'ont pas pris leurs responsabilités et que des intérêts économiques ont prévalu. Le sang est devenu un bien manufacturé et l'industrie du sang, une grande industrie. Une grande industrie de la mort.

Et derrière, loin derrière, l'industrie pharmaceutique, il y a des individus moralement brisés et, une fois sur deux, physiquement déchus ou morts. Pour souligner le drame personnel de ces hémophiles que l'on a laissés se contaminer sans rien leur dire, Johanne McDuff a parsemé son enquête de quelques cas vécus, comme celui de Marc P. ou du petit Philippe. Aux dernières nouvelles, Philippe, infecté il y a 12 ans, était toujours vivant, mais ses séjours à l'hôpital étaient plus fréquents et plus longs. Ses parents n'ont pas eu d'autre choix que de lui dire la vérité: son remède a été son poison.

Etrange époque que celle-ci, où la vie se manufacture et la mort se donne en cadeau.

«Tout pour tous, rien pour nous»

À L'OMBRE DE ZAPATA
VIVRE ET MOURIR DANS LE CHIAPAS
Marie-José Nadal
Éditions La pleine lune, 272 pagesCLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

L'anthropologue Marie-José Nadal nous offre ici un dossier précieux sur les «zapatistes» qui ont fait irruption sur la scène mexicaine le 1^{er} janvier 1994. Il a fallu près de dix ans de préparation «sérieuse et prudente», s'il faut en croire le génial relationniste qu'est le sous-commandant Marcos, avant que ne surgisse cette rébellion, faute d'espace de dialogue, notamment avec les autorités du Chiapas dont l'ex-gouverneur Abasalon Castellanos est dénoncé comme l'un des exemples de grands propriétaires fonciers à la pointe de la répression contre les «indigenas».

Trois mots simples reviennent dans les communiqués de l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN): démocratie, justice et liberté. Un slogan y est martelé: *tout pour tous, rien pour nous*.

Voilà bien le paradoxe. Cette guérilla ne vise pas le pouvoir en tant que tel; elle suscite des appuis nombreux dans la «société civile» qui, comme elle, apprend à fustiger les «usurpateurs», à dénoncer les intrigues du «palais (présidentiel) où règne la fourberie». Ce mouvement a fait résonner un retentissant *Ya basta!* face aux décideurs du Chiapas et de Mexico. Par sa méfiance à l'endroit des partis, il aide à braquer les projecteurs sur les données brutes de problèmes qui trouvent parfois une solution alors que «les causes (des problèmes) subsistent».

On continue dans cette partie du Mexique à «mourir de maladies épidémiques»; la formation à l'école y est souvent mince et sous-financée, et les plus grandes richesses de l'État en sont exportées sans que la population locale en profite, plaide l'EZLN. Dans une sorte de constat d'échec, le pouvoir mexicain répondra partiellement, au printemps de 1994, aux 34 demandes concrètes des rebelles en promettant par exemple une «loi de justice agraire» au Chiapas, une «réorganisation complète du

système de santé», la mise sur pied d'une radio libre et la création d'un Bureau de défense des droits des autochtones!

Mme Nadal plaide pour ces «Mayas oubliés» dans l'isolement et le sous-développement; elle livre maintes raisons pour se ranger du côté d'une paysannerie qui s'est sentie trahie du fait que le président Carlos Salinas a remanié l'article 27 de la Constitution, ce qui équivalait à renier la Loi agraire obtenue par les révolutionnaires en 1915, du temps donc de l'illustre Emiliano Zapata qui menait ses troupes aux cris de *Terre et liberté*.

La rhétorique zapatiste, dans les textes que l'on a choisis ici, peut nous apparaître comme une broderie trop délicate pour émaner d'un front de lutte. Il faut se faire à l'idée que les principaux porte-parole de l'armée zapatiste ont à composer avec les symboles et rituels propres aux peuples qui défendent leur dignité bafouée.

Le dossier se clôt peu avant les élections du 21 août

1994, alors que se déroule la Convention nationale démocratique dans une sorte de «navire pirate», un vaste amphithéâtre érigé à proximité de la *selva lacandona* (forêt du Lacandon). «Nous ne sommes pas intéressés à vivre comme on vit maintenant», proclame Marcos qui invite à battre le gouvernement tout en persévérant dans les voies pour «retrouver l'espoir». L'EZLN, dans ce dossier, ne donne pas dans la fascination pour le martyre, elle est là pour faire valoir son idéal d'égalité des sexes (30 % de l'effectif de l'armée zapatiste est composé de femmes), pour faire la lutte au *mal gobierno* (mauvais gouvernement) et aux caciques qui s'appuient sur les milices privées, sur les casernes et sur les prisons pour défendre leurs intérêts.

Dans le sud-est du Mexique a surgi un «processus de démocratisation». Ses leaders disent favoriser la voie pacifique. Le pouvoir a, un certain temps, prêté l'oreille à leurs *desiderata*. Le chapitre n'est pas clos mais, sur le terrain, peu d'indicateurs bougent dans le sens d'une solution «digne et juste». Les pendules sont, depuis le 9 février, replacées à l'heure de la confrontation tandis que s'activent les politiciens pour tenter d'éviter que se rallume le foyer de lutte au Chiapas et dans d'autres États où les *indigenas* se sentent floués.



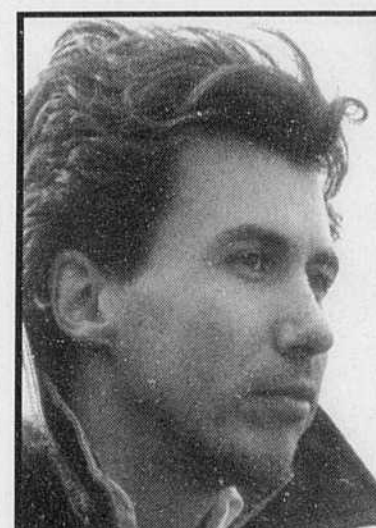
À L'OMBRE DE ZAPATA

Vivre et mourir dans le Chiapas

Marie-José Nadal



la pleine lune



Jacques Côté

Les Amitiés inachevées

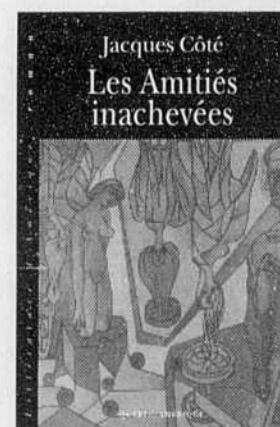
«Les Amitiés inachevées confirme le talent d'écrivain de Jacques Côté... Un magnifique roman.»

Gilles Crevier,
Journal de Montréal

«Avec les Amitiés inachevées, Jacques Côté fait sa marque.»

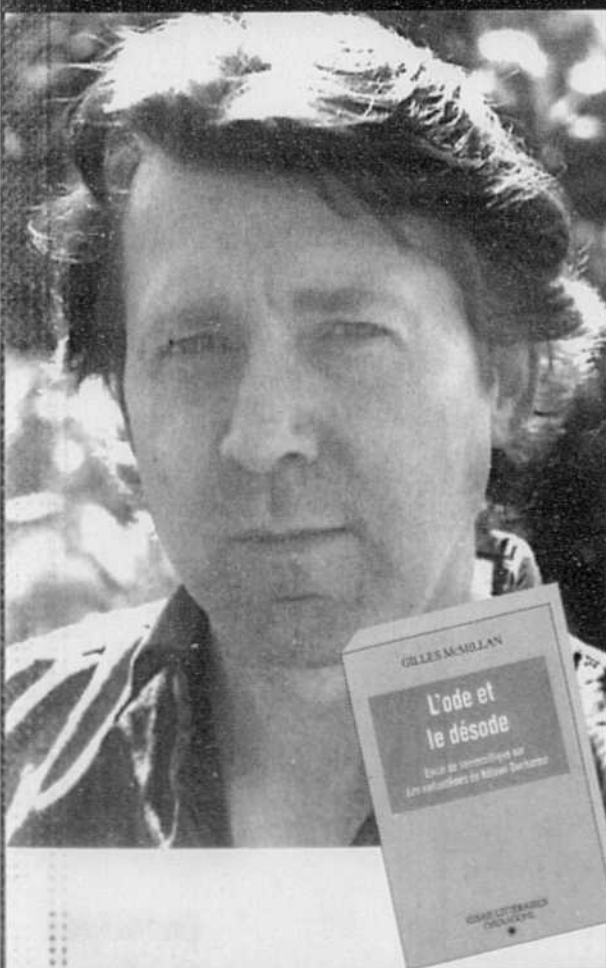
Anne-Marie Voisard,
Le Soleil

«Le roman de Jacques Côté a retenu mon attention du début à la fin. (...) un roman en demi-teinte, en nuances, où l'auteur ne force jamais la note.»

Marie-Claire Girard,
Le Devoir224 pages
18,95 \$

ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

l'Hexagone La littérature d'abord



GILLES McMILLAN

L'ODE ET LE DÉSODE

Un ouvrage majeur sur la pratique romanesque de Réjean Ducharme.

Cet essai de sociocritique sur *Les enfantômes*, qui apporte des éléments neufs pour la compréhension et la description concrète de l'oeuvre romanesque de Réjean Ducharme, soulève aussi des questions de méthode et de théorie littéraire, d'histoire et de culture québécoises. Une lecture qui relie la pratique de l'écrivain à la société dont il est issu.

Gilles McMillan
L'ODE ET LE DÉSODE
Essai de sociocritique sur
Les enfantômes de Réjean Ducharme
Coll. «Essais littéraires»
208 pages 19,95 \$

l'Hexagone La littérature d'abord

YOLANDE VILLEMAIRE
LE DIEU DANSANTUn roman sur le feu sacré.
Un événement littéraire.
Une critique unanime.

«Un événement. Le premier roman québécois de l'Inde. Et il est écrit de belle manière: on y trouve la simplicité sereine du tracé, l'originalité de l'histoire, la limpidité de la source...

Tout à fait réussi!»

Jacques Allard, *Le Devoir*

«Un travail efficace (...) On assiste, tout autant qu'à l'apologie du feu sacré, à une mise en scène et en mots de la nature.»

Réginald Martel, *La Presse*

«Un beau roman, sur une passion sacrée, créatrice et destructrice à la fois, qui pose le problème du remords et du pardon... Livre merveilleusement bien écrit.»

Gilles Crevier,
Le Journal de Montréal

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

La nouvelle collection Alli-bi tient ses promesses



GISÈLE DESROCHES

FILON D'OR POUR UN FILOU
Texte de Marion Crook
Héritage, coll. Alli-bi, 222 pages
1995

DRÔLES D'ORDURES!
Texte de Linda Bailey
Héritage, coll. Alli-bi, 272 pages
1994

LA FROUSSE AUX TROUSSES
Texte de Linda Bailey
Héritage, coll. Alli-bi, 240 pages
1995

QUI A PERDU LES PÉDALES?
Texte de Ann Aveling
Héritage, coll. Alli-bi, 188 pages
1994

QUAND MINERVE JOUE DU CLAVIER
Texte de Claire Mackay
Héritage, coll. Alli-bi, 266 pages
1995

Créée spécialement pour les bons lecteurs de 10 à 13 ans, encore peu attirés par les thèmes de l'adolescence et qui ont vite fait le tour des petits romans peu consistants, la collection Alli-bi (éditions Héritage) a été inaugurée par la parution cet automne de deux premiers titres: *Drôles d'ordures!* et *Qui a perdu les pédales?* S'il était difficile alors d'en prendre la pleine mesure, les trois nouveaux titres qui s'ajoutent cet hiver nous offrent cette occasion.

Née de la cogitation de l'organisme R. D. Création (siège social à Québec) mandaté par Héritage, la collection, dirigée par Yvon Brochu, se veut une alternative au besoin

d'intensité, à la recherche de frissons, surtout comblés de nos jours par les livres d'épouvante comportant souvent une bonne part de violence. Romans policiers bien articulés, au suspense prononcé, assaisonnés d'humour: ils sont aussi sérieux et drôles que leur mascotte, l'alligator déguisé en détective qui figure en vignette à l'endos des volumes. La jaquette est attrayante et le nombre de pages varie de 190 à 270. Ils proviennent actuellement du Canada anglais où la tradition du genre est peut-être plus ancienne. Ils proposent des horizons nouveaux aux petits Québécois, par exemple une coop d'habitation de Vancouver, une mine d'or des provinces de l'Ouest, ou l'univers des immenses remorqueurs de l'île Victoria. Ils ont en commun d'offrir des enfants-héros crédibles qui ont du temps à consacrer au jeu de l'espionnage et qui échappent à la méfiance d'adultes ne les prenant pas trop au sérieux. Leur âge les autorise en effet à fouiner partout et dispense les malheureux des indispensables précautions de prudence qu'ils prendraient à l'endroit d'un adulte. Meilleurs que la police? Presque, mais pas tout à fait, leur jugement ne les mettant pas à l'abri d'erreurs et leur dépendance envers leurs parents nécessitant des ajustements continuels. Très crédibles donc et souvent drôles.

La série Steph et Joé est peut-être la plus hilarante avec ses situations impossibles et son héroïne narratrice à l'humour tonifiant. Dans le premier, *Drôles d'ordures!*, l'argent de S.O.S. Déchets, un organisme de Vancouver voué à la protection de l'environnement et pour lequel la mère de Stéphanie travaille, a été volé. Stéphanie, 11 ans et demi, grande amatrice de romans policiers, estime qu'elle est en mesure d'enquêter elle-même. Elle se lance dans des situations aussi périlleuses que cocasses. Dans le second, *La Frousse aux trousses*, Steph et son ami Joé viennent passer quelques jours au camp de reboisement où travaille le père de l'héroïne. La présence du jeune Alexandre, cinq ans, les oblige à jouer les gardiens d'enfants alors qu'une affaire bien plus grave requiert tous leurs talents de détective.



On s'engage de plain-pied dans ces deux histoires captivantes, happées dès la première phrase par une écriture terriblement efficace, excitante et tonifiante. On traverse plusieurs passages drôles à s'esclaffer, des situations variées, bien imaginées. Les remontrances succèdent aux risques et aux indiscrétions, les gaffes aux bons coups, et tout se passe en même temps dans une joyeuse pagaille. Un troisième titre de la série est déjà traduit et sera disponible à l'automne.

Une autre série vient de naître avec l'arrivée de Megan dans *Filon d'or pour un filou*. Ayant surpris une conversation entre ses parents au sujet de la mort suspecte d'un prospecteur, la jeune fille entraîne son ami Ricky dans de mémorables expéditions d'espionnage. Les conversations épiées, les situations embarrassantes, les raisonnements minutieusement menés font progresser l'enquête constamment ralentie par les méfaits de la truite Suzie, que l'on entraîne en vue du prochain concours de dressage. Le débat qui se poursuit au fil des pages sur l'environnement, le déboisement et la richesse donne au récit une étoffe solide que le comique des situations vient alléger. Un second titre de cette série est prévu pour bientôt.

Justice improvisée

L'école est le champ d'action d'un autre jeune héros, Hugo, qui fait figure de «bollé» dans *Qui a perdu les pédales?* Le jour où leurs bicyclettes sont massacrées et les pneus taillés, tous les enfants comptent sur lui pour découvrir le coupable. Mais l'affaire dégénère en guerre des nerfs et Jérémie, qu'Hugo croit innocent, est désigné comme coupable. Ici, entre gars, la vengeance, les railleries, les bousculades font office de justice improvisée. Par souci de réalisme, l'enquête tourne en rond et une avalanche de détails liés à la vie scolaire vient diluer les indices. L'intérêt est néanmoins maintenu jusqu'à la finale où Hugo triomphe dans un brouhaha de popcorn et de boissons gazeuses renversées.

Un cinquième titre répondant aux mêmes impératifs de suspense et d'humour, déjà paru aux éditions Pierre Tisseyre sous le titre *Le Programme Minerve*, a été repris dans cette collection sous un nouveau titre: *Quand Minerve joue du clavier...* Six titres sont au programme annuel de cette sympathique collection pour laquelle, parions-le, beaucoup éprouveront un sérieux coup de cœur. Des manuscrits d'auteurs québécois sont espérés afin d'équilibrer la proportion d'œuvres d'ici et de traductions. Héritage, particulièrement prolifique en 1994, nous réserve d'ailleurs, paraît-il, d'autres surprises pour ce printemps: Carrousel, une autre collection de petits romans illustrés quatre couleurs, destinée aux six ans, est attendue pour la mi-mars. Ma foi! c'est presque la revanche des berceaux! Un baby-boom prometteur de l'édition jeunesse.

A suivre...

Si les enfants s'ennuient le dimanche...

CAROLE TREMBLAY

1000 JEUX D'ÉVEIL POUR LES TOUT-PETITS
(0-3 ANS)
Sylvia Horak, Casterman
127 pages

LE GRAND LIVRE DES MATERNELLES
(3-7 ANS)
Ursula Banff, Casterman
349 pages

L'UNIVERS
Heather Couper et Nigel Henbest
Seuil, Guides pratiques jeunesse
160 pages

LE CORPS
Steve Parker, Seuil,
Guides pratiques jeunesse
190 pages

LA PALETTE DES PETITS PEINTRES
Dawn Sirett, Larousse
47 pages

Les nouveaux jouets apportés par le père Noël sont déjà rangés au fond du coffre, les piles du robot interspatial sont mortes depuis le jour du l'an, la cassette vidéo de *Blanche-Neige* vue et revue, et vous cherchez quoi faire avec vos enfants? Voici quelques suggestions pour occuper les dimanches quand le temps ne se prête pas aux bonshommes de neige.

D'abord, si votre petit est très petit, Casterman vous propose *1000 jeux d'éveil pour les tout-petits* (0-3 ans). Un ouvrage pratique pour les parents qui ont à cœur le développement psychomoteur de leur enfant mais qui manquent d'imagination au bout de quelques guili-gulis. On y trouve des notions de psychologie infantile, des chansons, des comptines, des idées de jeux à fabriquer à partir d'objets d'utilité courante, le tout adapté à chacun des stades du développement, de la naissance jusqu'à la troisième année. S'il peut s'avérer un outil intéressant, il faut cependant



se méfier de ce genre de guide éducatif bien pensant qui place l'enfant au centre de l'univers et cherche à faire de vous un parent «professionnel». Il donne facilement l'impression qu'à moins de passer vos journées à quatre pattes à côté de lui, votre rejeton sera aussi peu intelligent qu'un légume bouilli. L'enfant doit également apprendre que le monde n'est pas un Disney World conçu dans le seul but de le divertir. Ainsi, l'idée d'apporter quelques babioles pour distraire votre marmot dans une salle d'attente est excellente. Mais c'est pousser l'animation un peu loin que de gonfler des ballons et les lancer aux autres adultes présents dans la salle, comme le conseille l'auteur. Il n'est pas certain qu'un monsieur avec une rage de dents ou une dame avec une gastro tenace soient très emballés à l'idée de développer les facultés sensorimotrices de votre petit dernier.

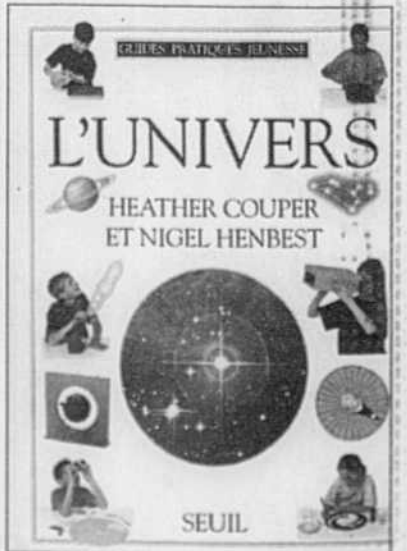
Le *Grand Livre des maternelles*, qui prend la relève pour les trois à sept ans, est plus raisonnable de ce côté-là. L'auteur se contente de proposer des centaines d'activités sans s'efforcer à nous démontrer leur teneur pédagogique. Divisé en douze chapitres pour les douze mois de l'année, ce livre fourmille d'idées de bricolage, de chansons, d'histoires, de recettes et de jeux adaptés à chaque saison. Clair et joliment illustré, cet ouvrage agréable à consulter peut dépanner une maman aux prises avec des petits monstres désœuvrés, mais il peut être encore plus utile à des animateurs ou des personnes travaillant auprès des enfants. D'autant plus qu'un bon nombre des jeux proposés sont plus intéressants ou, à tout le moins, plus amusants en groupe.

Si votre enfant est trop vieux pour ces jeux de bébé et, en plus, qu'il a des velléités d'artiste, *La Palette des petits peintres* de Larousse est fait pour lui. S'adressant directement à l'enfant (et non plus à un adulte-animateur), ce livre, abondamment illustré, explique clairement, étape par étape, la marche à suivre pour effectuer une quinzaine de bricolages: du cerf-volant à l'impression de t-shirts, du papier marbré aux broches de papier mâché. Les photos grandeur nature du matériel nécessaire et de l'œuvre achevée aident l'artiste en herbe à réussir ses exploits. Et, bonheur, l'auteur n'a pas oublié de recommander aux jeunes de tout bien nettoyer et de ranger leur matériel avec soin après usage.

Si l'héritier de la famille a plus de dix ans et penché plutôt vers les sciences, vous aurez sûrement plus de succès avec les guides pratiques jeunesse des éditions du Seuil. Les deux derniers titres de cette collection traduite de l'anglais portent sur *L'Univers* et *Le Corps*. Un bel exemple de pédagogie interactive...

Chaque thème abordé comporte un volet théorique et un volet pratique. Après quelques pages d'explications bien tournées, on propose des expériences à faire à la maison pour mieux assimiler la matière riche et complexe. On y montre comment créer des éclipses de lune avec des balles et une lampe, confectionner un planétarium, fabriquer un bras ou un poumon artificiel, vérifier la puissance des muscles ou la solidité d'un cheveu. Certaines expériences sont faciles à réaliser, d'autres demandent cependant plus de temps et de dextérité. Dans la plupart des cas, l'aide d'un adulte est nécessaire. C'est l'occasion rêvée pour papa et maman de réviser ou de comprendre enfin certaines notions d'astronomie, d'astrophysique et de biologie humaine.

Et si vos enfants s'ennuient encore après cela, ils pourront toujours lire un bon livre.



grand concours

Sous la couverture

LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er} prix

Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de swissair+

2^e prix

Deux bons d'achats: ■1000\$ Chez Champigny ■1000\$ Chez RENAUD-BRAY

aussi

Chaque semaine, un gagnant recevra 5 ouvrages présentés lors de l'émission*... et un abonnement à la revue littéraire

Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire

Gagnant du 2 mars 1995: Madame Andrée Sinekave de Montréal

Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission *Sous la couverture*, le dimanche à 16 h.

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à: **Concours Sous la couverture - Le Devoir** a/s SRC Télévision C.P. 11007 Succ. Centre-Ville Montréal (Québec) H3C 4T9

Les règlements de ce concours sont disponibles à la SRC.

SRC Télévision LE DEVOIR

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone

1103

BEST-SELLERS



CETTE SEMAINE CHEZ le Parchemin

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. NOS HOMMES, Denise Bombardier — éd. Seuil
2. AURÉLIEN, CLARA, MADEMOISELLE ET LE LIEUTENANT ANGLAIS, Anne Hébert — éd. Seuil
3. LE COLLECTIONNEUR, Christine Brouillet — éd. La Courte Échelle
4. CES ENFANTS D'AILLEURS T.2, Arlette Cousture — éd. Libre Expression

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LE QUÉBEC ME TUE, Hélène Jutras — Les Éditions des Intouchables
2. LA MAFIA MÉDICALE, Guylaine Lancôt — éd. Voici la clef
3. NATIONALISME ET DÉMOCRATIE, Jean-Pierre Derriennic — éd. Boréal

ROMANS ÉTRANGERS

1. LA LENTEUR, Milan Kundera — éd. Gallimard
2. LA PROPHÉTIE DES ANDES, James Redfield — éd. Robert Laffont
3. L'OR DU CIEL, Judith Michael — éd. Robert Laffont
4. LE MANUSCRIT DU SAINT-SÉPULCRE, Jacques Neiryck — éd. Cerf

ESSAIS ÉTRANGERS

1. HISTOIRE UNIVERSELLE DES CHIFFRES, Georges Ifrah — éd. Robert Laffont
2. UNE SI BELLE IMAGE, Katherine Pancol — éd. Seuil
3. LITTÉRATURE VAGABONDE, Jérôme Garcin — éd. Flammarion

LIVRE JEUNESSE

1. SUDIE, Sara Flanigan — École des loisirs, collection médium poche

LIVRES PRATIQUES

1. LES PINARDISES, Daniel Pinard — éd. Boréal
2. NOMS ET LIEUX DU QUÉBEC, Commission de toponymie — Publications du Québec

COUP DE CŒUR

1. UN ANGE CORNU AVEC DES AILES DE TÔLE, Michel Tremblay — éd. Leméac Actes-Sud

Mezzanine, station Berri-Uqam Montréal, 845-5243

LES ARTS

ARTS VISUELS

Les épreuves et les traces

L'ahurissant monde intérieur de Dieter Appelt met en scène l'énergie de la vie et de la mort

DIETER APPELT
Au Musée du Québec
jusqu'au 14 mai 1995

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

Pour faire justice à l'immense œuvre photographique de Dieter Appelt, objet d'une époustouflante rétrospective organisée par l'Art Institute of Chicago et présentée en exclusivité canadienne au Musée du Québec, il vaudrait peut-être mieux remplir cette page de journal de ses photographies. Car les mots semblent souvent insuffisants, limités pour la décrire: l'œuvre est meilleure que l'idée de l'œuvre. Le contraire arrive trop souvent. Résultat pratique, on se retrouve à faire des affirmations aux allures fortement tautologiques.

On confirmerait, par exemple, l'idée qu'une épreuve photographique est la trace lumineuse d'un objet, d'un événement passé. C'est en soi une évidence, mais les œuvres de Dieter Appelt incarnent cette réalité dans la forme comme dans le fond, dans le processus comme dans le sujet, bien au-delà des évidences et ce, dès la première prise.

Un autoportrait par l'intérieur

Car ce *Führerbunker*, troublante image d'un fauteuil éventré prise en 1959 dans ce qui fut le dernier refuge d'Hitler, vingt ans avant qu'Appelt ne quitte l'Opéra de Berlin pour se consacrer entièrement à la photographie (à quarante ans), est une *Erinnerungspur*, une trace de la mémoire, selon le titre d'une des principales séries photographiques de ce singulier artiste. Une trace de la mémoire collective allemande, à laquelle Dieter Appelt appartient entièrement, mais une trace de la mémoire individuelle aussi, pour celui qui vit la guerre se dérouler «juste devant notre maison».

S'étonnera-t-on qu'un homme qui vit, à l'âge de dix ans, les cadavres des soldats s'empiler dans son jardin ait d'abord fait appel, pour ses premières séries de clichés, à l'immobilité d'un corps laissé nu dans la nature, placé dans des enveloppes qui sont autant cocon que cercueil? Comment ne pas comprendre qu'il ait fait de lui-même la trace d'une mémoire lourde et d'un monde intérieur profond, dont l'énergie époustouflante est l'énergie de la vie et de la mort comme éléments complémentaires d'un seul et même élan?

Dans ses photos des années 70, présentées dans la première des deux salles d'exposition, on voit Dieter Appelt sujet et objet de ses propres photographies, dans la mise en forme de fantasmes qui font de son œuvre un autoportrait par l'intérieur. Ses mises en scène donnent alors un nouveau sens au terme épreuve photographique. Torsions, mises en suspension, installation du corps dans des espaces de sa propre conception, prise de vue du corps écrasé contre une vitre, des mains aux allures de statues en effrètement; tout porte le corps au-delà de lui-même. Quand des objets sont conçus pour ces images, ils sont souvent placés à côté des photos, dans la salle d'exposition, comme traces tridimensionnelles de la représentation accrochée au mur.

L'image au-delà d'elle-même

Dans la deuxième salle, celle des années 80 et 90, l'attention se tourne largement vers les objets eux-mêmes, et vers des tentatives de porter l'image au-delà d'elle-même, de combattre sa nature fixe et bidimensionnelle. C'est le cas du *Tableau Espace*, ensemble de 37 photographies géantes de petits objets trouvés ou inventés par Appelt, et pris en photo sous un effet stroboscopique complexe accentuant tantôt le mouvement de l'objet, tantôt sa masse.

Encore plus, c'est ce qu'accomplit

l'ensemble photographique *Waldungen*: *Partitur zur Waldbrandabhrung* (*Forêt: trame sonore pour l'écoule de la forêt*) et la vidéo *Waldbrandabhrung* (*À l'écoute de la forêt*). Ici, l'image et le son se rejoignent pour créer une œuvre à trois dimensions, unique et fascinante. Constatant que la bande son inscrite sur une pellicule ressemble visuellement à la cime des arbres, Appelt décide en effet de prendre des douzaines de photos de cimes d'arbres, qu'il recompose en un tableau qui est, du coup, une espèce de bande son inventée. Les

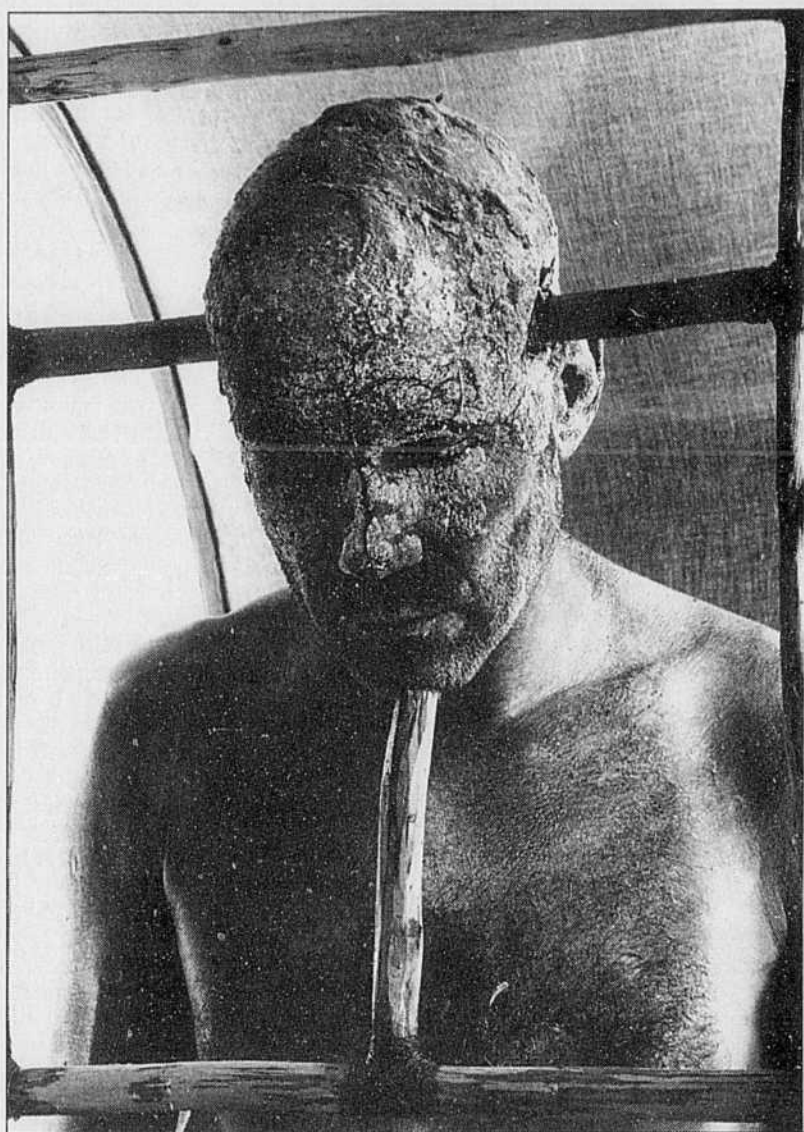
images sont ensuite numérisées, enregistrant simultanément le son et la forme des images. Résultat, tout simple, en fin de compte: on voit ce que l'on entend et l'on entend ce que l'on voit. Les traces se multiplient, changent de forme, deviennent mouvantes.

Ce n'est donc pas sans continuité que Dieter Appelt revient tout récemment sur ses traces. À des séries exécutées dans les années 70, il ajoute de nouveaux clichés réinventant ou transformant l'effort précédent, comme si le filtre — pour ne pas dire l'épreuve — de la mémoire suscitait une trace différente. Le passage du temps laisse ainsi sa marque sur son corps, vu à deux époques différentes, et sur son style, transformé au fil des ans. Il ne lui reste plus, alors, qu'à transformer la nature qui, autrefois, entourait son corps dans les photos, pour faire de mouvements aquatiques un champ métaphorique, ou de roches et de brindilles des espaces mouvants et fluides. Rassemblés au départ, le corps, l'objet fabriqué et la nature ont aujourd'hui des traces séparées.



PHOTOS DIETER APPELT

À gauche, en bas, *Membranobjekt* (Membrane Object), 1977-79; ci-contre, *Der Fleck auf dem Spiegel, den der Atemhauch* (The Mark on the Mirror Breathing Makes), 1977; et ci-haut, *Die Schatten erinnern an nichts I* (The Shadows Are Reminiscent of Nothing I), 1991.



Du 31 janvier au 9 avril 1995

Les motifs
de
l'émotion

COURTEPOINTES
ANCIENNES
DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE

Cette exposition a été réalisée par
le Musée de la Nouvelle-Écosse
avec le support financier

du Programme d'appui aux
musées du ministre
du Patrimoine canadien

MUSÉE McCORD

690, RUE SHERBROOKE O. • (514) 398-7100 • MÉTRO MCGILL

Imaginez une école où les élèves sont des maîtres

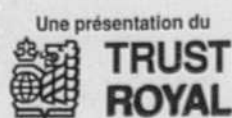


M

Gauguin et l'école de Pont-Aven

Du 9 février au 9 avril 1995

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL



1380, rue Sherbrooke Ouest
Ouvert du mardi au dimanche, de 11 h à 18 h
(jusqu'à 21 h le mercredi).
Information: (514) 285-2000.

michael
Snow

L'ÉVOLUTION
MULTIDISCIPLINAIRE
DE SON ŒUVRE

JUSQU'AU 23 AVRIL



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL



PHOTO: JOYCE NIELAND, PHOTOGRAPHIE PRISE PENDANT LE TOURNAGE DU FILM LA RÉGION CENTRALE, 1969.

DESSIN
PEINTURE
SCULPTURE
PHOTOGRAPHIE
RÉTROSPECTIVE DE FILMS
ŒUVRES DE LA COLLECTION
DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

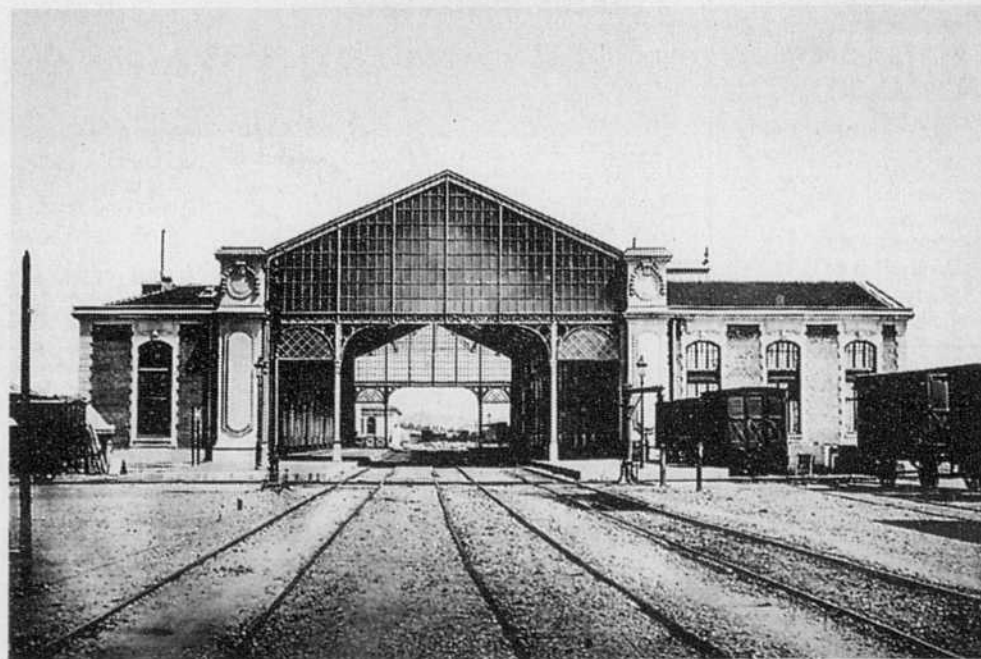
mardi au dimanche
de 11 h à 18 h
mercredi de 11 h à 21 h
(ENTRÉE LIBRE À COMPTER DE 18 H)
CES SOIRÉES GRATUITES
SONT PRÉSENTÉES PAR
Les Arts du Maurier Ltée
droits d'entrée: 5 \$
MÉTRO PLACE-DES-ARTS
renseignements: (514) 847-6212



CCA

Les photographies d'Édouard Baldus:
Paysages et monuments de France

Du 25 janvier au 23 avril 1995



Édouard Baldus, Gare de Toulon, 1861 ou après. Épreuve argentique à l'albumine à partir d'un négatif verre au collodion humide, 27,5 x 43,2 cm. Collection CCA

Cette exposition a été organisée par le CCA, le Metropolitan Museum of Art de New York et la Réunion des musées nationaux (France). Les frais de transport aérien sont couverts en partie par Air France. Le CCA remercie le Consulat général de France de son appui à l'exposition.

Des visites commentées de l'exposition sont offertes. Renseignements: (514) 939-7026

Richard Henriquez et le Théâtre de la mémoire
Prolongée jusqu'au 23 avril 1995

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6

LES ARTS

ARTS VISUELS

Invitation au voyage

De Yves Saint-Laurent au «land art» en passant par Nadar, le FIFA propose un itinéraire fascinant

MARIE-MICHÈLE CRON

YVES SAINT-LAURENT: TOUT TERRIBLEMENT
 Jérôme de Missolz
 France, 1994, 45 minutes, en français
 Musée des beaux-arts de Montréal,
 dimanche 12 mars à 16h

La voix brumeuse de Yves Saint-Laurent et la voix rauque de Jeanne Moreau nous font flotter dans des mondes parallèles. De l'autre côté du miroir, la caméra de Jérôme de Missolz pénètre sur la pointe des pieds dans les paradis perdus qui ont abrité le plus célèbre des couturiers français, cet Oranais à peau blanche, vite jeté sous les lumières du succès. Le regard, ici, est le lieu du silence, et la création, l'espace de la souffrance. Les habitués de Jérôme de Missolz, qui nous avait donné les magnifiques *Jan Saudek* et *Joel Peter Witkin: l'image indélébile*, reconnaîtront la griffe du maître sur un autre maître, dans *Yves-Saint-Laurent: tout terriblement*. Il ajoute d'autres ingrédients au cocktail habituel du documentaire d'art réunissant extraits d'entrevues, archives et photos pour cerner son sujet d'examen. Ce seront des ambiances singulières où, immédiatement, le spectateur plonge; les mouvements lents de la caméra qui ne se fait jamais trop inquisitrice; une mise en scène du corps (plantureux chez Saudek, mutilés chez Witkin, longilignes chez YSL) capte de sentiments divers qui nous laissent sur le qui-vive.

Le réalisateur cherche ici dans ce film beau et douloureux à éclairer les recoins obscurs du cœur et réussit à récrire, à travers les souvenirs latents de YSL, un rêve sans fin. De Marrakech à Deauville en passant par Paris, à travers les sublimes toilettes des mannequins fétiches du créateur et sans jamais tomber dans les flâches des défilés fébriles, c'est non seulement trente ans de collection qui renaissent sous nos yeux, mais aussi un mythe, presque, celui d'un Saint-Laurent proustien jusqu'au bout des ongles.

Celui-ci se confie, fragile jeune homme sombre et tourmenté, maltraité à l'école, amoureux du théâtre, du music-hall et de la couleur noire, de Picasso, Braque et Mondrian, influencé par Cocteau et Tennessee Williams, tous ces fantômes qui le protègent des dangers extérieurs. Dans les coulisses, l'habile prestidigitateur de Missolz jongle avec des extraits de films d'archives, des décors luxuriants viscontiens, et son œil, comme le nôtre, suit ces femmes qui passent nonchalantes comme des déesses hantant les repaires de ce Swann contemplatif.

«Ce que j'aime surtout, c'est faire comme si je pouvais sculpter la lumière, choisir un tissu, me soumettre à ses lignes, l'offrir à la lumière, maîtriser son mystère. Là, c'est comme si j'étais un peintre, un écrivain», dit-il. Car si nous ne le savions pas déjà, ce film l'atteste et nous acquiesçons: Yves Saint-Laurent est un artiste, un grand artiste.

NADAR, PHOTOGRAPHE

Stan Neumann, France, 26 minutes, en français
 Musée des beaux-arts, 11 mars et 12 mars à 18h

En 1853, un dessinateur, caricaturiste et écrivain ouvrit rue Saint-Lazare un atelier photographique. En achetant d'un ami un équipement complet de cette invention du diable jugée suspecte encore aujourd'hui, Félix Tournachon Nadar ne savait pas encore qu'il allait s'inscrire dans l'histoire. Recrutant ses modèles parmi l'élite intellectuelle de l'époque, entre autres, Nadar fixe à tout jamais sur ses plaques sensibles le portrait d'une micro-



PHOTO PETER WILLI

Une image tirée du film de Jérôme de Missolz, *Yves Saint Laurent: tout terriblement*.

société qui défilait lors d'une exposition consacrée à l'artiste en septembre dernier sur les murs du musée d'Orsay. Et comme les décrit la célèbre sociologue et photographe Gisèle Freund: «Ces visages vous regardent, vous parlent presque, avec une vie saisissante.» Et elle ajoute que Nadar fut le premier, avec son appareil photo, à découvrir le visage humain. Pour en traduire l'essence, pour en saisir la quintessence, Stan Neumann nous offre, avec *Nadar, photographe*, un petit chef-d'œuvre.

Pas facile pourtant de faire un film sur la photographie et Stan Neumann le sait bien, lui qui explique que «l'un est le dépassement de l'autre, sa négation» même. Délaissant alors tout élément aléatoire et tout effet artificiel, le cinéaste se rapproche de plus en plus de son sujet, le cadre, l'encadre et le décortique pour en faire exsuder, au-delà de la forme et de la technique auxquelles il est profondément lié, le sens profond.

Raccourci temporel et filiation entre histoire de la photographie et histoire de la technique: les premières images s'ouvrent sur les machines d'aujourd'hui, ces fameux photomats qu'une voix électronique nous permet d'apprivoiser et auxquels succède, dans le clair-obscur d'un atelier, le glissement de volets coulisants noirs. Ceux-ci découpent l'icône, l'isolent et la fragmentent, la restituent en totalité. Ainsi, l'auteur, usant de la métonymie, mime aux fins d'observation clinique les gestes du photographe qui enferme la tête et les mains de ses modèles dans un espace restreint pour en explorer la physiologie pleine.

L'art de Nadar n'en apparaît qu'encre plus prégnant. C'est celui de la ressemblance intime, de la vérité du modèle qui imbibent la plaque enduite de collodion humide alors que l'on voit des mains mélanger les produits, gestes d'une grande beauté dictés par la préci-

sion. Le réalisateur analyse chaque détail, des plus intimes aux plus infimes, ce qui constitue l'aura de l'œuvre d'art. Gérard de Nerval avant son suicide, Baudelaire flou, Sarah Bernhardt soudainement dévoilée, cliché médical d'un hermaphrodite: Nadar éclipe toujours l'exemple pathologique pour se concentrer uniquement sur l'être humain. Le film souligne également de sa vie longue et de ses activités intenses ses expériences avec l'éclairage artificiel, ses photos dans les catacombes, l'inflation galopante de la commercialisation du portrait... et la concurrence que se livrent le théâtre et la photographie.

Rien d'essouffant cependant. C'est que l'approche de Neumann, comme son texte d'ailleurs, sont d'une intelligence aiguë que vient scander parfois le souffle d'un ange qui passe: froissement d'un drap par la brise, craquements du bois, notes d'un piano qui s'échappent d'une fenêtre ouverte dans l'air de Paris. C'est la signature Neumann. Du frottement sensible de l'image et du son, il fait naître, comme dans le film *Paris, roman d'une ville*, une forêt de symboles. Et son humanisme teinté également *Louvre, le temps d'un musée* lorsqu'une dame assise sur un banc nous dit pourquoi elle vient y acheter des cartes postales. Stan Neumann nous apprend à voir, nous pousse à mieux regarder. Et de cela, nous ne pourrions plus jamais désormais nous passer.

LE LAND ART: L'ART DANS LE PAYSAGE

Brigitte Cornand, 1994, France

52 minutes, en français et en anglais, s.-t. en français au Musée d'art contemporain, le 12 mars à 14h.

Quelques fois, la réalité rattrape la légende. Ainsi, l'artiste américain Robert Smithson s'est tué aux commandes de son petit avion qui survolait l'une de ses œuvres géantes, *Amarillo Ramp*, au Texas. L'an dernier, les musées français célébraient à leur manière les réalisations de ces artistes américains de la fin des années soixante, issus de l'art minimal et de l'art conceptuel, qui, comme Smithson, sont sortis des murs des galeries pour humer l'air des déserts et y laisser leurs propres traces. «Land art» et «Earthworks» creusés dans les sites vertigineux et tremblants de chaleur du Nevada ou du Nouveau-Mexique, ils ajoutent à une certaine vision romantique de l'art la dématérialisation de l'objet, une redéfinition de la sculpture et l'urgence de s'affirmer en tant qu'artiste. Les œuvres fortement spirituelles de Michael Heizer, Walter de Maria, Christo, Dennis Oppenheim, Robert Morris, Nancy Holt ou Richard Long marquent le temps et l'espace du film de Brigitte Cornand, *Le Land Art: l'art dans le paysage*.

Que ce soient de simples inscriptions éphémères à la surface de la terre ou bien une construction pharaonique telle celle de Michael Heizer — l'un des rares à poursuivre son œuvre aujourd'hui — qui fera exploser une montagne pour rappeler la vallée des Rois en Égypte, le «land art» part sur les traces des civilisations disparues pour en réactiver la mémoire lointaine. L'épopée que raconte la réalisatrice à partir d'entrevues avec certains de ces artistes et de films d'époque où on les voit à l'œuvre — superbe Spirale Jetty sculptée pour une seconde vie par des cristaux de sel — est une dérive. Pas de phrases inutiles, pas de scènes assommantes: le spectateur, complètement dépaycé, participe au voyage. Ce film remarquable — dont il faut souligner l'excellent montage de Jean-Pierre Baiesi — part à la conquête de l'Ouest qu'épient des scènes de western, la célèbre scène d'avion de *La Mort aux trousses* de Hitchcock et des messages publicitaires vantant l'appel des grands espaces et des «lonnes cowboys». C'est à voir.



ASSOCIATION DES GALERIES D'ART CONTEMPORAIN (MONTREAL)

324, boulevard Saint-Joseph Est, Montréal
 (514) 843-3334

Services offerts au public:

- [A] CEOA (Centre d'évaluation d'œuvres d'Art)
- [A] Banque de conférences sur des sujets touchant l'actualité en art contemporain

riverin-arlogos
ART CONTEMPORAIN

Février et mars

LES ARTISTES DE LA GALERIE

197, Chemin du Lac d'Argent, Eastman (Québec) JOE 1P0 Tél.: 514-297-4646
 Du jeudi au dimanche de 13 h 30 à 17 h 30



H. BAVIERA
 C. DESMET
 S. ET H. JEAN
 L. SCHOLNYK
 GRAVURES

9, rue Saint-Paul Ouest
 Vieux-Montréal
 Tél.: (514) 844-3438
 Du mardi au samedi ouvert de 10 h à 18 h
 Dimanche ouvert de 12 h à 17 h
 Fermé le lundi du 1er janv. au 30 avril

GALERIE

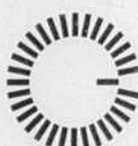
ELENA LEE
VERRE D'ART

CLAIRE MAUNSELL

Du 7 au 28 mars

1428 OUEST, SHERBROOKE
MONTREAL (QUEBEC) H3G 1K4

Du mardi au vendredi de 11 h à 18 h,
 le samedi de 11 h à 17 h
 Tél.: (514) 844-6009 • Fax: (514) 844-1335

Galerie
Jocelyne Gobeil

Réouverture
 prochaine à une
 nouvelle adresse

Renseignements:
 8 4 3 - 3 8 5 6

DU 17 FÉVRIER
AU 2 MARS:FRANCE
CHOINIEREVERNISSAGE
LE 19 FÉVRIER

GALERIE
L'AUTRE ÉQUIVOQUE
333, RUE CUMBERLAND
OTTAWA
Tél.: (613) 789-7145

DU LUNDI AU SAMEDI
 DE 10 H À 17 H 30,
 LE DIMANCHE
 DE 13 H À 17 H 30

Jusqu'au 1er avril

«Jeux»

Christian Barré
 Martin Bourdeau
 Stéphane La Rue
 Bernard R. Pitt

Galerie Éric Devlin
 460, Sainte-Catherine Ouest
 Espace 403
 Montréal H3B 1A7
 Tél.: 514-866-6272
 Fax: 514-866-7284
 Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
 le samedi de 12 h à 17 h
 Avec la participation
 du ministère de la Culture du Québec

GALERIE TROIS POINTS
JOCELYNE AUMONTRichard Deschênes
jusqu'au 1er avril

372, rue Sainte-Catherine O., suite 520
 Montréal
 Tél.: (514) 866-8008
 Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
 le samedi de 12 h à 17 h

CHERCHONS
OEUVRES
IMPORTANTES
CANADIENNES
ET
INTERNATIONALES

WADDINGTON & GORCE

2155, rue Mackay
 Montréal, Québec
 Canada H3G 2J2
 Tél.: (514) 847-1112
 Fax: (514) 847-1113
 Du mardi au vendredi de 9 h 30 à 17 h 30,
 le samedi de 10 h à 17 h

Du 22 mars au 12 avril: Première à Montréal:
 «L'ART CONTEMPORAIN DE CORÉE»

Galerie d'Arts Contemporains

2122, rue Crescent Montréal Tél: (514) 844-6711
 Du lundi au vendredi de 10 h à 18 h, le samedi de 10 h à 17 h

Du 19 mars au 6 avril:

DANIELLE APRIL

«Franchir la réalité», photographie et peinture

GALERIE ESTAMPE PLUS

49, rue Saint-Pierre, QUÉBEC Tél: (418) 694-1303
 Du mercredi au samedi de 11 h 30 à 17 h 30, le dimanche de 13 h à 17 h

Du 24 fév. au 25 mars: «Et ainsi de suite»:

Bill Vazan, Françoise Sullivan, Pierre Granche, Sorel Cohen, Edmund Alley, Irene F. Whitmore, Andrew Dutkewych, Robert Walker, Suzy Lake, Jean-Marie Delavalle, Raymond Gervais, Rober Racine, Pierre Boogaerts (en collaboration avec la Galerie CIRCA)

Conservateur invité Gaston St-Pierre

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal H3B 1A2, Tél. + télécopieur: 514 875-0071

DOMINIQUE SARRAZIN

Du 26 mars au 16 avril

Galerie Madeleine Lacerte

1, Côte Dinan, Québec, Qc
 Tél.: 1-418-692-1566 Fax: 1-418-692-4305

Jusqu'au 18 mars

Juan Schneider,

«Mitologias» de la série
Interfaces, encres

Du mercredi au vendredi
 de 12 h à 17 h 30,
 le samedi de 12 h à 17 h,
 sur rendez-vous

GALERIE
 Lilian
 Rodriguez

3886, rue Saint-Hubert
 Montréal
 Renseignement:
 281-8556

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal 849-1165
 Du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

Estampes européennes:

HASEGAWA, MIRO, COIGNARD, POLIAKOFF, ZAO WOU-KI

jusqu'au 1er avril

MICHEL DE BROIN

30 mars - 29 avril

Galerie Yves Le Roux

5505, boul. Saint-Laurent, suite 4136, Montréal
 Tél: (514) 495-1860 Fax (514) 273-8051

NOUVELLE ADRESSE
À PARTIR DU 25 MARS 1995

Galerie Elca London

1196, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3H 1C9 • (514) 282-1173
 DU MARDI AU VENDREDI DE 10 H À 17 H 30, LE SAMEDI DE 10 H À 17 H

LES ARTS

L'artiste, le marchand et le fonctionnaire

Raymonde Moulin fait de la sociologie de l'art. Mais de la bonne...

DE LA VALEUR DE L'ART
Raymonde Moulin
Flammarion, 286 pagesSTÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Raymonde Moulin est sociologue. Elle l'avoue elle-même. Mais ce n'est pas une raison pour cesser de lire cette recension de son dernier livre. Parce que Mme Moulin pratique sa discipline de façon à captiver tout le monde, même ceux qui sont habitués à leur fusil et leur couteau (à peinture, bien sûr) quand ils entendent le mot «sociologie».

Raymonde Moulin est la grande spécialiste française des «mécanismes socioéconomiques de construction de la valeur de l'art». Aussi bien dire du marché de l'art. Elle a fait son nom, comme on dit, avec la publication, il y a 25 ans, d'un ouvrage pionnier intitulé *Le Marché de la peinture en France* (Éditions de Minuit).

Au fil des ans et des études, sur une foule de sujets, du développement historique du métier d'architecte à la relation entre le musée et le marché dans la société contemporaine, Raymonde Moulin est devenue une figure internationalement reconnue dans sa spécialité un peu aride, au croisement de l'histoire, de l'économie, du droit et de la politique. En 1992, elle a publié une nouvelle somme intitulée *L'Artiste, l'Institution et le Marché*, également parue chez Flammarion. Elle est maintenant directrice de recherche au CNRS de France. Elle dirige en même temps le Centre de sociologie des arts à la prestigieuse École des hautes études en sciences sociales, à Paris.

Itinéraire de recherche

Son dernier livre, *De la valeur de l'art*, réunit des essais parus entre 1968 et 1994 dans diverses revues spécialisées, ou même dans certains livres. Les textes de ce recueil ont ponctué son «itinéraire de recherche», comme elle l'écrit elle-même. Mais, de façon plus large, ses essais ont aussi participé à la constitution de la sociologie de l'art en tant que discipline.

C'est maintenant une évidence de dire que l'art ne peut être isolé de son contexte et que la valeur d'une œuvre est fonction de critères esthétiques, mais aussi de conditions sociologiques. Pourtant, ce lieu commun n'a pas toujours fait l'unanimité et on comprend à la lecture des textes de Mme Moulin ce qu'il a fallu de temps et de patientes recherches pour définir une théorie des instances sociales qui favorisent ou in-

terdisent l'apparition puis l'adulation de certaines formes artistiques.

«L'analyse de la relation entre le champ culturel et le marché apparaît comme le fil conducteur de l'ensemble», écrit l'auteure dans sa préface. Il se dégage de ces textes une nouvelle théorie socioéconomique de la valeur de l'art. La construction de la valeur des œuvres et de la réputation des créateurs s'effectue à l'articulation du champ culturel où s'opèrent les évaluations esthétiques et du marché où s'effectuent les transactions.

Cette position théorique est ensuite appliquée à des disciplines différentes, l'architecture, les arts plastiques, ou la photographie par exemple. La professeure examine aussi le rôle de quelques grandes institutions (à commencer par le musée), et celui des experts en tous genres (commissaires-priseurs, critiques d'art, conservateurs, etc.), dans la construction des valeurs artistiques contemporaines.

Le travail de la sociologue est particulièrement intéressant quand il s'attaque à l'extension de «l'Etat providence culturelle», depuis deux ou trois décennies. Les artistes ont été particulièrement choyés de ce point de vue, avec la multiplication des musées, des centres d'expositions et des banques d'œuvres d'art publiques, l'enrichissement croissant des programmes de bourses, la définition d'un statut voire d'une protection sociale des artistes, sans compter l'aide accordée aux organisations et à la formation professionnelles.

Profonde mutation

Il y a là les signes d'une profonde mutation. Dans l'article intitulé *Le Marché et le Musée*, daté de 1986, la sociologue met d'ailleurs en évidence le changement radical qui a conduit les établissements muséaux, le plus souvent soutenu par l'Etat, à s'engager en faveur de «l'immédiateté artistique» et de la «socialisation du risque esthétique», tout en palliant en partie pour les «défaillances du marché».

Depuis quelques années, le musée d'art contemporain est même «saisi par la fièvre de l'immédiateté». Être un jeune artiste est devenu une valeur en soi, tout comme il est maintenant tout à fait naturel de produire ce que Mme Moulin appelle de «l'art orienté vers le musée». Certains artistes vont jusqu'à adopter une «posture critique par rapport au musée», précisément de type sociologique, pour mettre en évidence les conditions sociales de production de la valeur de l'art — Hans Haacke est le champion de cette tendance.

Bien sûr, les études de Raymonde Moulin concernent d'abord le cas français. Il suffit pourtant d'un peu d'imagination pour «faire le transfert» sur notre propre situation nationale, et ce, même si l'*Esthetic Welfare State* connaît actuellement un certain recul, ici comme ailleurs. On aimerait tout de même une version typiquement québécoise de cet excellent recueil. C'est de la sociologie, c'est vrai. Mais bon Dieu que c'est bon...

RAYMONDE MOULIN

DE LA VALEUR
DE L'ART

Flammarion

L'ARCHITECTURE EN BREF

DE LA GRANDE VISITE

Le lundi 10 avril, à 13h, l'architecte japonais de réputation internationale Fumihiko Maki donnera une conférence à Montréal dans le cadre des Programmes de culture canadienne. M. Maki, Prix Pritzker 1993 et récipiendaire de la médaille de l'Union internationale des architectes, a été déjà qualifié de «plus grand moderniste vivant» par les critiques du *Time Magazine* et du *Chicago Tribune*. M. Maki présentera des diapositives de quelques-unes de ses œuvres et fera une présentation (en anglais) intitulée *Image, espace et matérialité*. On réserve et on achète son billet de 10 \$ au 937-7937.

sés. Une bonne nouvelle pour les mordus de la rénovation.

UN MONTRÉALAIS PRÉSIDE L'IRAC

C'est un architecte québécois, Paul André Tétrault, du bureau Tétrault, Parent, Languedoc et associés ou TPL pour les intimes, qui a été nommé président du conseil d'administration de l'Institut royal d'architecture du Canada cette année. L'institution est une association professionnelle qui existe depuis 1907 et représente aujourd'hui quelque 3000 architectes au Canada. Sa mission est de faire avancer la cause de l'architecture et de sa pratique et de fournir un cadre national propre à favoriser l'excellence. Son rôle est d'agir en tant que lieu national d'échange et de discussion, et d'encourager les membres de la communauté architecturale à faire de leur mieux, en fonction des critères d'excellence partagés par leurs pairs. Dans cette optique, c'est l'IRAC qui organise, tous les deux ans, la remise des fameuses médailles d'excellence, les prix canadiens les plus prestigieux dans le domaine. M. Tétrault sera secondé par les vice-présidents Bill Chomik (Alberta) et Barry J. Hobin (Ontario). Le directeur régional pour le Québec est Robert Thibodeau.

IDÉE... LUMINEUSE

Une toute jeune entreprise canadienne appelée Electra Source, fondée en 1992 et basée à Drummondville, a mis au point un système appelé Easy Trac qui vient de remporter le concours Habitas-Innovation, décerné au dernier Salon de l'habitation et de l'aménagement extérieur. Il s'agit d'un système de rails qui apporte l'électricité là où on le souhaite, sur un chantier de rénovation. Les rails s'installent sans difficulté sur tous les types de surface. Ensuite, on peut y insérer des prises de courant en toute sécurité et sans fils expo-

EXPOSITION

ANN
McCALL

20 ans de sérigraphie

Jusqu'au 25 mars

WADDINGTON & GORCE

2155, rue Mackay
Montréal, Québec
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

la galerie d'art Stewart Hall

Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254

Jusqu'au 2 avril 1995 : «35 ans et 15 minutes»

Une rétrospective de l'œuvre du graveur

JOHN KENNETH ESLE

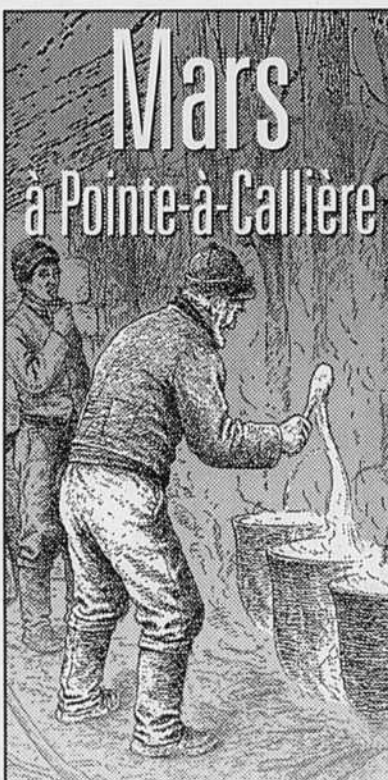
Dimanche, 12 mars à Stewart Hall,
Centre culturel de Pointe-ClaireWendy Simon, exposera dans la Galerie d'art des
outils de graveurs et se fera un plaisir de répondre aux
questions du public entre 14 h et 16 h.Le critique d'art Henry Lehmann
donnera une causerie dans le grand salon du Centre
culturel à 15 h. Cette présentation est intitulée
*The Role of Art Critic - a personal view.*Entrée libre - Accessible par ascenseur
HORAIRE DE LA GALERIE:
du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h
lundi et mercredi soirs, de 19 h à 21 h
samedi et dimanche, de 13 h à 17 hHUGUETTE
LAROCHELLE

Territoires occupés

et

CHRISTIAN
PARENT

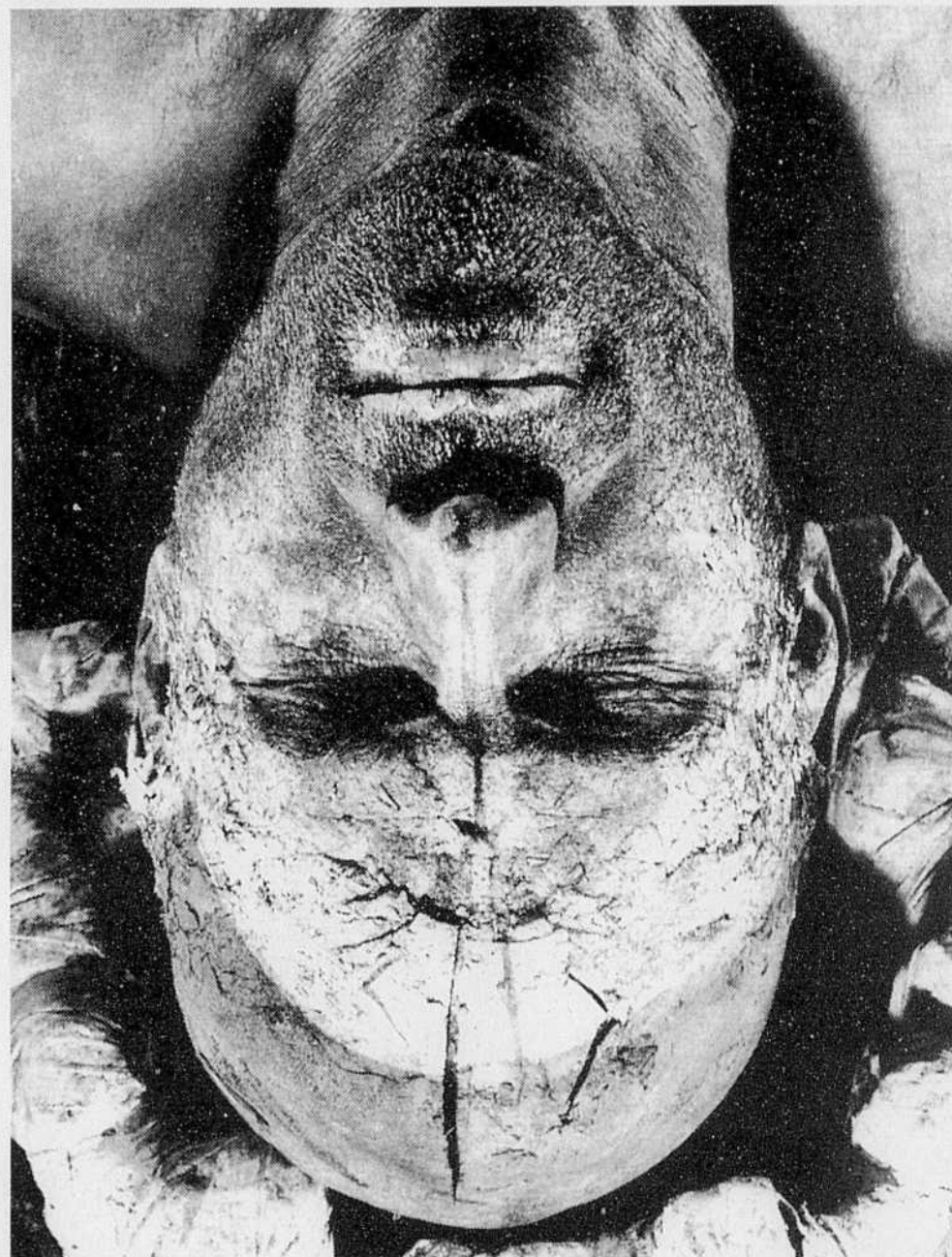
Frontières

G A L E R I E
V E R T I C A L E
A R T C O N T E M P O R A I NDu 16 février au 19 mars - Conférence
des artistes dimanche le 12 mars à 14 h -
1871, boul. Industriel, Laval - 975-1188 -
Ouvert du mercredi au dimanche - 12 h à
18 h - La galerie remercie Ville de Laval, le
Conseil des arts et des lettres du Québec
et le Conseil des arts du Canada.

Symphonie portuaire

2^{ème} création, 11 mars à 15 h 30,
par Helmut Lipsky, à l'extérieur,
devant le muséeUtilisant les sirènes de navires accostés
au port.La soirée du hockey
à Pointe-à-Callière...Trois 5 à 7 sur l'histoire de ce
sport, 17 h 30, café L'ArrivageLe hockey a-t-il vraiment
évolué depuis 30 ans?Mercredi 15 mars
Avec Donald Guay, historien et un invité
surprise.

Montréal, ville de hockey

Mercredi 22 mars
Avec Daniel Turcotte, l'historien bien
connu et Denis Brodeur, photographe
du Canadien de Montréal depuis 30 ans.Le hockey, son histoire,
son influence dans la vie
quotidienneMercredi 29 mars
Avec Michel Vigneault, historien et
Robert Gravel, fondateur de la Ligue
nationale d'improvisation.Pour les jeunes
Samedi 18 mars, à 14 h 30
L'histoire du hockey selon François
Gravel, écrivain bien connu des
adolescents et Mike Bossy.Brunch thématique
de la St-Patrickdimanche 19 mars, 2 services :
11 h et 13 h 30
Pour souligner la fête des Irlandais
Réservations nécessaires : 872-9128Musée d'archéologie
et d'histoire de
Montréal
350, place Royale
Angle de la Commune
Vieux-Montréal
Ouvert de 10 h à 17 h
et jusqu'à 20 h le
mercredi. Fermé le lundi.
(514) 872-9150

DIETER APPELT. De la séquence de Erinnerungsspur (Trace de la mémoire), 1977-79.

DIETER APPELT

1^{er} MARS ~ 14 MAI 1995L'exposition organisée par The Art Institute of Chicago
est rendue possible grâce à la Lannan Foundation
de Los Angeles ainsi qu'à la Lufthansa German Airlines
et à l'Institut für Auslandsbeziehungen de Stuttgart.Le Musée du Québec est subventionné par le ministère
de la Culture et des Communications du Québec.

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-bataille, Québec G1R 5H3

En collaboration avec les BELLES SOIRÉES
de l'Université de MontréalÀ LA DÉCOUVERTE
DES MUSÉES
DU CONNECTICUT

ANIMÉ PAR MONIQUE GAUTHIER

du 4 au 8 mai 1995,
599 \$ p.p. occ. doubleTOURNÉE DANS LES
MUSÉES DE LONDRES

ANIMÉ PAR MONIQUE GAUTHIER

du 20 mai au 2 juin 1995,
2799 \$ p.p. occ. double

Seul l'encadrement pédagogique est sous la responsabilité de l'Université de Montréal

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
VOYAGES CARBIN (514) 728-4553VOYAGE LITTÉRAIRE
EN PROVENCE

ANIMÉ PAR ANDRÉE LOTÉY

du 16 au 30 juin 1995,
2199 \$ p.p. occ. double
(avion en sus)OBSERVATION DES
OISEAUX AU QUÉBEC ET
DANS LES MARITIMES

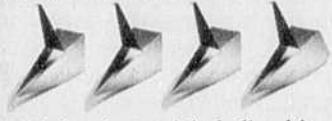
ANIMÉ PAR ROBERT BONNEAU

du 15 au 21 mai 1995,
729 \$ p.p. occ. double

L'architecture au FIFA

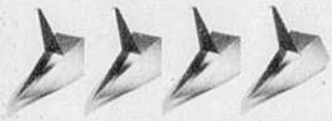
Un palmarès des films traitant d'architecture, à voir à l'occasion du Festival international des films sur l'art, présentement à l'affiche à Montréal.

THE GODFATHER OF AMERICAN ARCHITECTURE: PHILIP JOHNSON



Un *Bücher des vanités* de l'architecture, ce portrait impertinent et sophistiqué du controversé «vieux snoro». New York, New York! Méchant et délicieux.

FALLINGWATER

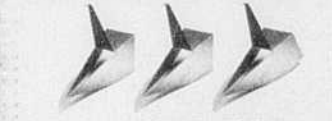


Naissance (et visite guidée) du chef-d'œuvre de Wright, par le fils du proprio qui a tout vu, tout vécu. Ou l'amitié historique d'un client et d'un architecte, tous deux exceptionnels. Aussi émouvant qu'esthétique.

REM KOOLHAAS: BUILDING THE 21ST CENTURY

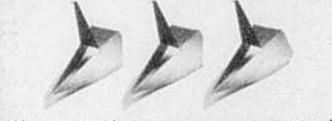
Plongée dans la pensée, l'architecture, et parfois l'âme de Koolhaas. Sujet brûlant, actuel, traitement fin.

DISOWNED ARCHITECTURE



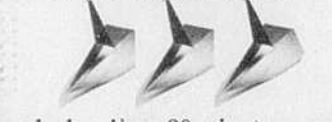
Bâtiments mussoliniens: bijoux redécouverts par une caméra exemplaire.

A VISION BUILT — ZAHA HADID



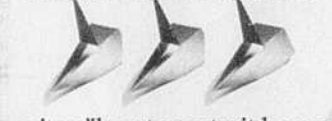
Belle caméra, amoureuse des formes folles créées par Zaha Hadid.

LOUIS I KAHN À DACCA



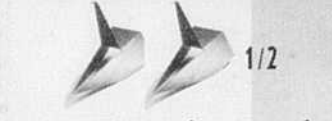
Pour le deuxième 30 minutes, une visite inspirante du parlement du Bangladesh, chef-d'œuvre d'une vie.

NEW MODERNISTS: NINE AMERICAN ARCHITECTS



On sait qu'ils ont construit beaucoup mais on les voit surtout causer. Frustrant mais de beaux éclaircs.

PARTNER TO GENIUS: OLIVIANA LLOYD WRIGHT



Ou comment une aristo russe donna une seconde vie à Wright, en bâtissant leur école de Taliesin, selon les préceptes de Gurdjeff.

EL MURO Y EL MURALISMO



Pour connaître le grand Mexicain Luis Barragan et ses émules.

FRANK LLOYD WRIGHT: THE OFFICE FOR EDGAR J. KAUFMANN



En complément de *Fallingwater*.

L'HOMME À LA MAIN OUVERTE



Évocation mélancolique et slave des semi-échecs de Le Corbusier. Pour vieux fans seulement.

Info-Festival: 874-1637.

Sophie Gironnay

FORMES

SOPHIE GIRONNAY
LE DEVOIR

Les nouveaux talents de l'ébénisterie américaine sont de joyeux bricoleurs qui font feu de tous bois et de tous outils, du chalumeau jusqu'à la *drill*. Du moins est-ce l'impression qu'ils donnent dans le film *Cut Loose* de Doug Weinacht (à voir au FIFA). On y fait la connaissance de quatre créateurs, Gail Fredell, Jeff Benedetto, Garry Knox Bennett et Philip Agee. Très différents par l'inspiration, le style, les méthodes, ils appartiennent tous à ce que l'on appelle, aux États-Unis, la «deuxième génération de l'ébénisterie», celle des années quatre-vingt...

Car il y en eut une première, de génération, extrêmement productive et fameuse, dans les années 50, dans le sillage de Wharton Esherick et George Nakashima, puis de Tage Frid et Sam Maloof

— eh! non, le meuble n'est pas qu'italien! Ainsi que pendant cet âge d'or, les ébénistes d'aujourd'hui fabriquent de leurs mains des pièces uniques ou en petite quantité, destinées à une clientèle d'amateurs éclairés. Expositions, galeries spécialisées, publications sont allées se multipliant pour conférer à ce type de meubles un statut semblable à celui de l'œuvre d'art.

Sauf qu'entre-temps le «flower power» a jeté son fou. D'où une floraison de créateurs de meubles indépendants dont le cri de ralliement pourrait être: «Tout est permis.» Aucun rapport, par exemple, entre Gail Fredell et Jeff Benedetto. Elle peaufine des tables, découpe une berçante, aux lignes épurées, qui s'inspirent de la philosophie zen et des paysages californiens, quand lui travaille à partir de morceaux de ferraille et de machinerie trouvés dans les cours de récupération.

Mais tous deux partagent la même attitude. Au diable la recherche cérébrale d'architectes, qui développent une théorie à travers le dessin d'une chaise. Au clou, les diktats du design, qui orientent les tendances de la mode et de la production en série. Forts pour la plupart d'une éducation universitaire — et qui n'a pas toujours à voir avec le travail du bois —, ces ébénistes libertaires nouveau genre créent du meuble d'abord pour jouer. Dans l'intimité de leur atelier, ils s'offrent les plaisirs qui les appellent.

Aussi, un clin d'œil à l'histoire des styles, un rappel humoristique à quelque ligne du passé (on aime par-dessus tout la période Shaker du XVIII^e siècle) ne sera pas forcément la preuve qu'on s'inféode au postmodernisme. Parfois, on s'autorise un commentaire politique. Les matières ont le droit de s'amalgamer, dans un joyeux mélange de bois, de métal, de plastique, qu'on peinturlure au gré des goûts. Le résultat peut être élégant, ou kitsch, ou rococo, suivant la décision consciente du créateur, surtout pas naïf.

Et lorsque Garry Knox Bennett planta un énorme clou, en guise de point d'exclamation, sur un meuble en bois précieux qui lui avait coûté des mois de travail — ce qui causa tout un émoi — il disait tout sur les bonheurs du savoir-faire artisanal et la nécessité de ne pas se prendre au sé-

Les joyeux «Drills» du meuble AMÉRICAIN

Frank Gehry à Montréal?

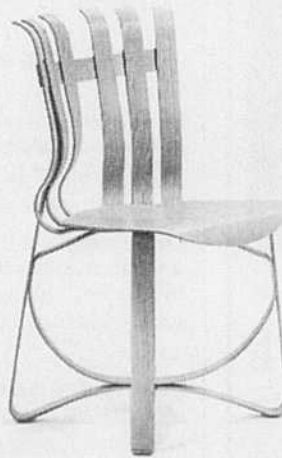
Notre prince des arts décoratifs, Luc D'Iberville Moreau, aura-t-il l'honneur d'être celui par qui le Frank Gehry arrive? L'architecte américain le plus couru au monde a dessiné des plans et des entrées distinctives pour les espérés nouveaux locaux du Musée des arts décoratifs, sur la demande de son directeur.

Si ça marche — les fonds restent à trouver — le Musée (asphyxié au château Dufresne, et même menacé de voies d'eau) s'installera dans des espaces inutilisés du Musée des beaux-arts de Montréal qui s'étendent, au rez-de-chaussée, depuis Bishop jusqu'à Crescent. Ils sont situés au sud de la ruelle c o u - verte,

Frank Gehry, célèbre architecte basé à Santa Monica, Californie, se délassa en créant des chaises-nouilles, inspirées du cageot de légumes. Son père était fabricant de meubles à Toronto.

parallèle à Sherbrooke, qui traverse le MBAM de part en part, là où est accrochée l'oreille géante sculptée par Betty Goodwin... Vous me suivez?

Pour les entrées, qui ouvrent ladite ruelle sur les rues Bishop et Crescent, Gehry a créé des auvents, bien dans sa manière, en métal à trous pour que la neige passe. Bien qu'introuvable, la ligne de



leurs profils se dessine en continuité et trace dans l'espace une frontière imaginaire séparant avec force le MBAM du futur occupant. «Si ces auvents sont marquants, c'est bien volontaire. J'ai même demandé à Gehry de recommencer: sa première esquisse était trop timide», explique M. D'Iberville Moreau. Depuis le temps que son Musée attend

rieux. Célèbre entre autres pour ses horloges drolatiques, ses alliages détonants de matières et son esprit aventureux, Bennett (né en 1934) est d'ailleurs l'une des figures les plus typiques et les plus influentes de cette nouvelle génération, dont il est un peu le «monocle». Grand, costaud, bedonnant, nonchalant, l'ex-sculpteur, dans *Cut Loose*, nous fait les honneurs de son atelier californien, le verre de vin quasiment vissé à sa grosse poigne... d'où manque un bout de doigt. Brrr, les avatars de la bricole!

son pignon sur le centre-ville, ce n'est pas le moment de le faire arriver sur la pointe des pieds! Surtout quand la bannière est signée Gehry.

L'avent de Gehry ouvre sur Crescent, à gauche. Le bâtiment du MBAM est planté devant.)



Le logo du MADM est aussi l'œuvre de Gehry.

PORTES ET FENÊTRES

MARVIN

FENÊTRES ARCHITECTURALES

La famille Marvin fabrique des fenêtres architecturales depuis plus d'un demi-siècle.

Nous utilisons des matériaux nobles comme le bois, durables comme l'aluminium extrudé et à la fine pointe de la technologie comme le fibre de verre pultrudé.

Architectes, entrepreneurs et propriétaires, le savoir-faire de Marvin vous permettra de recevoir tout le soutien technique (visite de chantier, dessin d'atelier, détail de construction, etc.) dont vous aurez besoin pour mener à bien vos projets.

Offrez-vous de meilleures vues avec les portes et fenêtres Marvin.

Pour avoir notre catalogue gratuit, visitez notre salle de montre au

8138, BOUL. DÉCARIE, MONTRÉAL, H4P 2S8 735-7500, 1-800-361-5858

